ISSN 1662 – 4599

16 juin 2014
14e année
Nº 12

Horizons et débats
Case postale 729, CH-8044 Zurich
Tél.: +41 44 350 65 50
Fax: +41 44 350 65 51
hd@zeit-fragen.ch
www.horizons-et-debats.ch
CCP 87-748485-6

Horizons et débats

AZA
8044 Zürich

Hebdomadaire favorisant la pensée indépendante, l'éthique et la responsabilité
Pour le respect et la promotion du droit international, du droit humanitaire et des droits humains

Edition française du journal *Zeit-Fragen*

En souvenir

Le départ d'Annemarie Buchholz-Kaiser (12 octobre 1939 – 21 mai 2014), membre du Comité de la coopérative et membre de notre rédaction, nous a plongé dans une grande tristesse tout en restant reconnaissants du temps passé ensemble en sa précieuse compagnie.

Notre rédaction perd un être humain affectueux, une personnalité exceptionnelle et profondément humaine, une excellente psychologue et historienne qui a marqué l'orientation de notre journal de façon décisive. Sa grande érudition, sa clairvoyance politique et son engagement en faveur de la paix dans toutes les régions du monde ont fortement influencé notre travail rédactionnel et la présentation des contenus de notre journal qu'elle a initié et cofondé en 1993.

Annemarie Buchholz-Kaiser a toujours su faire le lien entre une grande culture intellectuelle et une participation éveillée à toutes les questions humaines, tant au niveau individuel que sociétal. Dans son engagement, elle ne s'est jamais contentée d'observer ou d'analyser passivement – à tout moment, elle cherchait activement et trouvait des solutions constructives. Renforcer les personnes – clarifier les choses, telle était sa motivation pour toute activité au sein de la rédaction de notre journal. On trouve peu d'autres personnes pour lesquelles l'égalité de la valeur de tout être humain et la connaissance profonde de la nature sociale de l'homme créèrent les critères fondamentaux de l'analyse de tous les développements aux niveaux politiques, sociétaux et culturels. C'était aussi la base de son engagement infatigable pour davantage de paix et de justice, son engagement résolu en faveur de notre démocratie directe et son engagement en faveur de davantage de liens sociaux formant la base de tout vivre-ensemble humain.

Pour nous tous, il est très douloureux de perdre une personnalité aussi attachante que l'était Annemarie Buchholz-Kaiser et cela nous touche profondément. Son empathie psychologique, sa grande humanité et son éthique humaniste réelle, accompagnées de son sens d'une cordiale collégialité ainsi que sa compassion envers ses proches resteront toujours gravées dans nos mémoires et seront, également à l'avenir, l'aune à laquelle nous mesurerons notre activité journalistique et notre éthique. Annemarie Buchholz-Kaiser continuera à vivre dans nos cœurs et notre travail. Cela, nous le devons à elle, à nous et à nos lecteurs.

Rédaction et coopérative
Zeit-Fragen, Zurich
Reinhard Koradi,
président de la coopérative
Jean-Paul Vuilleumier,
rédacteur en chef
d'«Horizons et débats»

Renforcer les liens sociaux

*par Annemarie Buchholz-Kaiser**

Quand le rideau de fer s'ouvrit et que la Russie fut mise à genoux par une opération économique sous forme de traitement de choc, personne parmi nous ne savait quelles conséquences l'orgueil et la mégalomanie auraient au sein de l'alliance occidentale. Avec effroi, les médecins prirent connaissance en 1985 de l'«apparition» d'un nouveau virus composé de deux parties incompatibles selon les règles de la nature. Très rapidement, le nombre des contaminations augmenta, menant en fin de compte à la mort atroce des victimes. D'abord, on eut connaissance des chiffres d'Afrique. «Dans cette région, il fallait vraiment faire quelque chose contre le surpeuplement», déclara ouvertement un chimiste expérimenté d'un certain âge. Cependant, le livre intitulé «And the Band Played on» documenta une toute autre dimension de la manière d'utiliser certains groupes de population, également dans nos pays du premier monde. Puis vinrent les milieux ouverts de la drogue – au grand effroi des parents, des enseignants et des citoyens en général. Encore aujourd'hui, *Thomas Zeltner* défend ce «changement de paradigme».

A la fin des années 80, *Franziska Haller* et moi-même, avions pris contact avec des associations de parents aux Etats-Unis qui se trouvèrent face aux mêmes développements que nous et se retrouvèrent abattus et en grande tristesse suite à la perte de leurs enfants. Ils étaient en train de développer des programmes d'information pour les écoles et les organisations de jeunesse.

Au cours de ces efforts communs dans la recherche de voies pour améliorer la situation et au cours de notre coopération au sein des organes de l'ONU et de l'ECOSOC (Conseil économique et social de l'ONU), nous avons refait connaissance avec des personnes de notre propre génération des années 60. Elles avaient changé et mûri, en tant que défenseurs des droits citoyens, pédagogues ou même en tant que personnes ayant poursuivi leur marche à travers les institutions. Uniquement une partie d'entre eux s'était laissée prendre dans l'engrenage du système et s'est tue face aux développements destructifs qui suivirent. La plupart cependant continuèrent à s'engager aussi en dehors de leur vie professionnelle. Ils étaient conscients des difficultés que représentait une amélioration durable de la situation face au complexe militaro-industriel qui n'était aucunement enclin à abandonner ses buts. Une partie s'était engagée dans la pensée religieuse, nombreux étaient ceux qui étaient plutôt proche d'une conception séculière du monde. Mais tous avaient certains buts en commun: terminer les guerres, améliorer l'enseignement des enfants défavorisés, commencer à se préoccuper de l'environnement.

Cette grande variété de personnes engagées avait également dû se donner la main au cours du siècle précédent. Le fait que les différences culturelles ne peuvent être aplanies à l'aide de décrets napoléoniens a mené en Suisse à de longues années de discussions fondamentales, jusqu'à ce qu'en 1848 on ait pu transformer la fédération d'Etats en un Etat fédéral: ce n'est qu'à ce moment-là qu'on prit la voie conséquente en direction d'une nation née de la volonté collective et définie par des différences religieuses, linguistiques, mentales et émotionnelles. Une génération après l'autre a œuvré à transformer la vie politique en une communauté ouverte, basée sur les faits et capable de se développer.

Soit que nous prenions comme exemple la pédagogie et l'attitude politique de *Pestalozzi,* de *Nicolas de Flüe* – qui se retira de la politique quotidienne en tant que juge pour pouvoir donner des conseils fondamentaux à ses concitoyens et visiteurs –, de *Gottfried Keller* qui, dans une pensée plus séculière et libérale formula les fondements du sens de la citoyenneté, pour eux tous la mesure, la modestie intérieure et le respect mutuel étaient sacrés.

Le fait que nous ayons décidé (pour la première fois lors de la Diète de 1796, puis en 1832) de créer le Jeûne fédéral à la fin de l'été, lorsque la nature nous a donné tout ce dont elle est capable, n'était pas seulement à cause du danger de famines, mais c'était le résultat d'un travail pour la paix dans notre for intérieur. D'autres pays ont créé leur Thanksgiving ou Action de grâce, voire d'autres fêtes similaires: cette journée de recueillement signifie pour tous l'engagement pour un développement soigneux et pacifique du monde – particulièrement à la suite de la guerre franco-allemande.

Aujourd'hui, on a du mal à savoir où commencer pour expliquer les différences dans l'histoire, pas seulement de nos pays européens, mais avant tout de notre propre Confédération helvétique. Il y a pourtant une chose que l'époque précédant la Seconde Guerre mondiale nous a apprise: davantage de guerres, davantage de folies des vainqueurs, davantage d'armes destructives, cela n'est plus supportable.

Dans le monde d'aujourd'hui, nous venons également de camps divers, de différentes cultures et religions – mais ce Non commun à toute autre guerre est soutenu par la majorité. C'est pourquoi nous transmettons à ce large champ humain et ouvert le poème que *Joe McCarroll* a créé il y a plus de dix ans et qu'il nous a offert pour souligner nos liens sociaux. Qu'il nous encourage et nous unisse – notamment aussi nos amis aux Etats-Unis, au centre de la puissance belliciste. L'Angleterre, le Canada, l'Australie et la Nouvelle Zélande n'ont aucune raison de continuer la guerre qui n'a fait que mener le monde économiquement au bord du gouffre. En 1965, la politique d'après-guerre a été fixée dans des traités pour 50 ans. Ils expirent dans deux ans. Le fiasco ne pourrait être plus grand, vu ce monde moderne qui avait tout à sa disposition dans les domaines de la science et des communications.

Les jeux sont faits. Le monde multipolaire, travaillant en réseau, doit entamer des voies plus sociales et plus démocratiques – et il le fera. Il faut que chaque pays prenne ses responsabilités et commence à réparer les dommages. Donnons-nous la main, indépendamment du camp philosophique/idéologique auquel nous appartenons. «Soyez généreux», conseilla *Frère Nicolas* à la ville de Constance. Oubliez toutes les petitesses, tout ce qui vous sépare – cela n'a pas de sens. «Join us to work for peace. War is obsolete in today's world» nous a lancé *Doug Rokke* à travers l'Atlantique, il y a quelques années lors de la conférence «Mut zur Ethik». Ce spécialiste connaissait les terribles conséquences sans fin du désastre de l'uranium utilisé non seulement en Somalie et lors des guerres des Balkans. Le fait qu'on ait utilisé à Falludjah, au Liban et dans la bande de Gaza des armes encore pires, en faisant des tests sur le terrain, ne rend le tout que plus pressant. •

* L'article «Renforcer les liens sociaux» a été rédigé par l'auteur en septembre de l'année dernière et publié dans *Horizons et débats* nº 28 du 10/9/13. Etant donné que cet article contient des idées fondamentales et présente une position éthique, soutenue par un éthos profondement humain, nous avons décidé, pour des raisons d'actualité, de soumettre à nouveau ces réflexions à nos lecteurs.

Gemeinschaftsgefühl

To know with the mind of the other;
To hear as he hears;
To feel with the heart of the other,
His hopes and his fears.

To walk with his step,
To see with his eyes,
To breathe with his breath,
To weep with his cries.

To feel a second heart like his in yours,
To know what he needs and to seek it with him.
Gemeinschaftsgefühl, communion of heart,
Gemeinschaftsgefühl, communion of soul.

To know yourself well, now that's a good start,
And then know the other.
To sense what he needs, before he can tell
Like a child with his mother.

To stand in his shoes,
To see from his past,
You must learn how to lose –
That's the first and the last.

Gemeinschaftsgefühl (Esprit communautaire)

Comprendre avec l'esprit d'autrui;
Entendre comme il entend;
Ressentir avec le cœur d'autrui,
Ses espoirs, ses angoisses.

Marcher dans ses pas,
Voir avec ses yeux,
Respirer au rythme de son souffle,
Pleurer avec ses larmes.

Ressentir battre en soi un second cœur comme le sien;
Savoir ce dont il a besoin, se mettre à sa recherche avec lui:
Gemeinschaftsgefühl, communauté des cœurs.
Gemeinschaftsgefühl, communion des âmes.

Bien se connaître, voilà un bon début,
Et puis connaître autrui.
Ressentir ce dont il a besoin avant qu'il le dise,
Comme une mère avec son enfant,

Se mettre dans sa peau,
Voir les choses avec son passé à lui,
Apprendre à s'abandonner –
Voilà le début et la fin.

(Traduction Horizons et débats)

To Annemarie Buchholz-Kaiser
Joe McCarroll

Une vie pour la compassion humaine

hd. Annemarie Buchholz-Kaiser est née en 1939. Elle a grandi dans la commune de Dussnang en Thurgovie. Dans la famille Kaiser prévalait un esprit ouvert, on s'intéressait de près aux questions de la vie sociale et aux actualités. Après la maturité [baccalauréat], Annemarie Kaiser fit des études de psychologie, d'histoire et de philosophie à l'Université de Zurich. En 1977, elle termina sa thèse de doctorat intitulée «Das Gemeinschaftsgefühl – Entstehung und Bedeutung für die menschliche Entwicklung» [L'esprit communautaire – son origine et son importance pour le développement humain]. Pendant ses études et dans les années qui suivirent, elle collabora étroitement avec le psychologue des profondeurs Friedrich Liebling et après sa mort, en 1982, elle poursuivit et développa son activité psychologique. Intéressée à un grand nombre de domaines et vu son grand savoir, elle était toujours à la recherche de réponses aux questions politiques et sociales pressantes. Ses grandes connaissances, son humanité et sa clairvoyance ont fortement influencé les contenus de notre journal et ont marqué l'esprit d'«Horizons et débats». Ci-dessous, nous publions une version à peine abrégée de la biographie d'Annemarie Buchholz-Kaiser rédigée par des membres de sa famille et ses plus proches amis et présentée lors du service mortuaire.

Aspects de la vie d'Annemarie Buchholz-Kaiser, rédigés par la famille et ses plus proches amis, présentés lors du service mortuaire à Dussnang le 31 mai 2014

Pendant son enfance et son adolescence, Annemarie a fait beaucoup d'expériences positives: discuter avec ses parents des diverses visions du monde, défendre son point de vue tout en restant ouverte à d'autres opinions, assumer sa responsabilité, suivre de près les évènements dans le monde, avoir du plaisir à entrer en contact avec autrui, aimer apprendre et mettre la main à l'œuvre. Toutes ces qualités ont eu un effet bénéfique sur ses activités ultérieures.

Elle s'est consacrée inlassablement aux questions de la vie et de l'éducation. Après ses études, elle a continué à acquérir, en étroite coopération avec le psychologue *Friedrich Liebling,* un immense savoir psychologique, une attitude profondément humaine tout en affinant constamment son empathie.

Elle avait une attention particulière pour les enfants et les adolescents. Elle était très chaleureuse et avait toujours une oreille attentive. Elle travaillait étroitement avec les parents, afin de les soutenir dans leur travail éducatif exigeant. Elle a réalisé par exemple, qu'un échec scolaire est dans la plupart des cas la conséquence d'un découragement, qui pouvait être corrigé d'une part par un apprentissage régulier et d'autre part par une correction du plan de vie et du comment apprendre. Ainsi, Annemarie a aidé d'innombrables jeunes gens à progresser au niveau scolaire afin de concrétiser plus tard leur désir professionnel. Cela a eu dans tous les domaines de la vie d'importantes répercussions positives chez les adolescents. Avec son aide, beaucoup de jeunes et de moins jeunes ont pu reconnaître et remédier à leurs sentiments interrelationnels gênants, ce qui a amélioré leur qualité de vie jusqu'à aujourd'hui.

Dans son travail psychologique, elle considérait chaque personne dans sa propre situation. Ce qu'elle a acquis au cours de ses études et ce qui s'est confirmé dans ses activités pratiques, s'est retrouvé dans sa thèse de doctorat terminée en 1977 sur la signification de l'esprit communautaire chez *Alfred Adler.*

La bonne entente entre les générations – l'estime des parents envers leurs enfants, la gratitude des enfants envers leurs parents – a toujours été primordiale pour elle. Son travail psychologique était animé de cette conviction, même lorsque l'esprit du temps favorisait l'éducation antiautoritaire. Donnons la parole à Annemarie:

> *«La protection de la famille et sa responsabilité pour l'éducation et le développement de la prochaine génération est une des tâches principales de notre époque. Car la famille est le lieu où doit être posée la base pour la perception et le respect de la dignité humaine.»*

Annemarie a créé des cercles de discussions pour donner aux enfants et aux adolescents la possibilité de parler de leurs préoccupations. Les participants pouvaient poser leurs questions et avec son soutien bienveillant, développer la compassion pour autrui, nouer et approfondir des relations amicales, apprendre à assumer des responsabilités, développer des solutions dans des situations apparemment sans issues, résoudre les conflits pacifiquement. Elle voulait les rendre aptes à vivre leur vie librement et de manière constructive.

Outre le travail avec les enfants et adolescents, le travail avec les parents et les enseignants était également une de ses préoccupations primordiales. Les parents recevaient des réponses bien fondées à leurs questions concernant l'éducation de leurs enfants, par exemple des problèmes de jalousie ou d'échec scolaire. Les enseignants apprenaient, comment soutenir chaque élève de manière individuelle, comment lui redonner le courage d'apprendre avec succès et comment former une bonne communauté de classe.

Après le décès de Friedrich Liebling en 1982, il était évident qu'Annemarie possédait les qualités humaines et les compétences requises pour poursuivre son héritage. Dans une situation de société tendue, elle proposa en 1986 de créer l'association *Verein zur Förderung der psychologischen Menschenkenntnis* (VPM) [Association pour la connaissance psychologique de l'homme] dans le but de préserver et développer les activités de conseil et d'enseignement qui avaient fait leur preuve.

Prévenir la souffrance psychique et rendre possible le vivre-ensemble en paix a toujours été pour Annemarie ce qui lui tenait le plus à cœur. Elle était convaincue que les êtres humains en sont fondamentalement capables. Cette position profondément humaine l'a amenée à s'engager avec toute son énergie pour que chacun puisse devenir un citoyen responsable, actif et libre de pensée. Ainsi, a-t-elle motivé de nombreuses personnes qui partageaient les mêmes intérêts à s'associer et leur a appris à étudier soigneusement et de manière scientifique la littérature spécialisée tout en ayant des échanges scientifiques au niveau international. Cela a, entre autre, mené à la fondation de l'association *SIDA-Information* Suisse.

Dès la fin des années 80, la misère de la drogue à Zurich, d'abord au Platzspitz puis au Letten ainsi que les soucis justifiés des parents et des enseignants craignant voir leurs enfants et élèves sombrer dans la toxicodépendance, a fortement préoccupé Annemarie. Dans le monde entier, elle chercha des personnalités qui partageaient ses inquiétudes. En 1990 déjà, ses efforts ont conduit au «Premier Symposium international contre la drogue en Suisse». Le *Concept de prévention contre les drogues,* qu'elle a développé en collaboration avec des médecins, des pédagogues et d'autres spécialistes a connu une reconnaissance internationale et a conduit entre autre à l'accueil du VPM en tant qu'ONG à l'ONU. Le Congrès américain lui a décerné une médaille pour son engagement infatigable contre la misère de la toxicomanie.

Qui trouve quelque chose à redire contre cet engagement infatigable pour le bien des êtres humains? Maintenant, il est trop tard pour la remercier.

Alors qu'à l'étranger Annemarie a trouvé de l'estime et a été distinguée au niveau international pour son engagement, une campagne sans pareil a été déclenchée en Suisse contre sa personne et contre l'*Association pour la connaissance psychologique de l'homme.* Des déclarations comme «le VPM dérange dans la question de la drogue» ou celle d'un important politicien suisse «alors, s'il le faut, on sacrifiera une génération aux drogues» illustrent les dessous de cette campagne.

Dans le système scolaire, il y avait aussi beaucoup à redire. Le démantèlement constant de l'enseignement, la dissolution de la communauté de classe, l'individualisation des élèves, les nouvelles formes d'apprentissage et d'enseignement, dans lesquelles l'apprentissage du savoir n'est plus au premier plan, ont conduit à la perte des connaissances de base solides, telles l'orthographe, l'étude du patrimoine local, l'histoire etc. Annemarie a constaté qu'ainsi l'individu n'obtient plus les conditions requises pour pouvoir à la suite effectuer une formation professionnelle solide et devenir un citoyen actif au sein de notre démocratie directe. Elle savait que cela conduirait au démantèlement de la démocratie directe. Ce danger l'obsédait et l'incita à éditer un ouvrage de référence sur la pédagogie intitulé «Standort Schule» [L'école: état des lieux] à la rédaction duquel un grand nombre de spécialistes dans les domaines de la pédagogie et de la psychologie participèrent. Donnons la parole à Annemarie au sujet de l'importance de l'école:

> *«Dans la démocratie, l'école ne peut se soustraire à son devoir d'enseigner l'humanisme et la démocratie. Cela ne suffit pas de transmettre les techniques culturelles et certaines connaissances. Elle doit – en complément à la famille – permettre aux enfants et adolescents d'épanouir leurs capacités intellectuelles et humaines et continuer de les préparer à la vie.»*

Avec la création du Groupe de travail international *«Mut zur Ethik» [Oui à l'éthique]* en 1993, qui est toujours actif, elle opposa une force positive à la destruction voulue des valeurs. Depuis sa création, le «Congrès Mut zur Ethik» a lieu chaque année en automne. A cette occasion, des personnes du monde entier se rencontrent pour discuter et développer des solutions concernant les problèmes les plus urgents de notre planète. Les sujets de ces dernières années ont traité de guerre et paix, famille et éducation, une économie digne de l'homme, la démocratie directe – un modèle de paix, fondements des cultures et un grand nombre d'autres thèmes. Les résultats de ces discussions sont généralement consignés dans des thèses, formulées en commun. Ecoutons ce qu'Annemarie nous a dit à ce sujet:

> *«On demande souvent à juste titre à la psychologie et à la pédagogie ce qu'il faut faire pour que grandisse une nouvelle génération pour laquelle des situations indignes entre êtres humains dans leur propre entourage représentent tout autant un problème que les conditions de vie au Rwanda, en Bosnie ou en Chine. Comment aide-t-on les enfants et les adolescents à développer, dans leur propre rayon d'influence, la compassion, la compréhension et la responsabilité, la formation de la conscience qui ne s'effondre pas dès la première tempête? Comment préparons-nous la génération à venir à ce qui se passera après le changement du millénaire? Et là, la question angoissante survient de savoir ce qui va lui arriver et de quelle stabilité elle aura besoin. Lors du dernier changement de siècle, quels parents auraient imaginé ce qu'a vécu la jeunesse pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale, ce qui s'est passé au cours des années de dictatures brune et rouge?»*

Etant donné que les mass-médias n'étaient pas prêts à mener cette discussion urgente, Annemarie décida de fonder avec nous un journal qui paraît depuis plus de 20 ans en trois, voire quatre langues. Le journal *Zeit-Fragen (Horizons et débats, Current Concerns)* – édité par une coopérative dont tous les collaborateurs s'engagent bénévolement – a un rayonnement immense au niveau national voire international. L'éthos d'Annemarie est empreint d'une quête profondément humaniste, de l'intérêt pour l'individu et le bien commun, de l'engagement pour la Suisse et pour le monde entier. Ethos décisif pour la coopération entre les collaborateurs et la ligne rédactionnelle du journal. Annemarie était un véritable patriote et avait, grâce à ses attaches à sa commune, à son canton et à son pays, un cœur ouvert et l'énergie nécessaire pour également œuvrer dans le monde. Ses immenses connaissances de l'histoire, sa clairvoyance politique, son attachement humain, ses rapports dignes avec tous ses semblables, sa compréhension fondamentale de la démocratie, son amour pour la nature, pour les animaux, l'importance centrale de l'agriculture et de la sécurité alimentaire ainsi que l'indépendance de l'Etat, la multitude culturelle et bien d'autres thèmes ont jusqu'à sa mort, trouvé leur écho dans le contenu du journal.

En 2003, Annemarie et son mari se sont installés dans la ferme familiale du Hackenberg en Thurgovie. Son amour pour la nature et son lieu d'origine l'a ramenée à ses racines familiales. Elle y redéveloppa l'exploitation familiale avec circonspection et grandes connaissances de la matière qu'elle s'était procurée dans des cours d'agriculture, par la lecture d'ouvrages spécialisés et en étroite collaboration avec la *Station cantonale de contrôle et de formation agricole Arenenberg.* Lors du choix des animaux, elle a choisi en toute connaissance de cause des races menacées d'extinction pour participer à leur survie. L'amour qu'elle apportait aux êtres humains, elle l'avait aussi pour les animaux. Elle élevait soigneusement au biberon dans sa cuisine les petits animaux, dont la mère était morte à la naissance ou qui avaient été rejetés par leur mère, avant de les remettre le plus tôt possible dans le troupeau. Souvent, Annemarie observait avec grand soin ses animaux et en tira aussi des conclusions concernant le comportement des êtres humains.

La citation suivante est tirée d'un article publié il y a deux ans dans *Horizons et débats:*

> *«Tout à fait par hasard, et malheureusement sans caméra, j'ai fait encore une autre observation qui m'a beaucoup touchée: une jeune mère cornue a placé devant elle son petit, doté de petites cornes de 8 à 10 centimètres, et lui a montré comment on peut, tête contre tête, se frotter doucement l'un contre l'autre. Après l'avoir expérimenté plusieurs fois, elle lui a signalé que cela suffisait pour aujourd'hui. Le jeune animal est ensuite allé dans le groupe de son âge et a regardé calmement autour de lui pour chercher un congénère avec lequel il pourrait répéter ce petit jeu. Les autres l'ont observé avec intérêt et s'y sont aussi mis les jours suivants – avec plus ou moins d'habileté. Mais la petite chèvre, qui avait pu s'entraîner avec sa mère, est restée la meilleure: elle restait toujours calme et concentrée et rien ne lui échappait dans ce jeu. Pour moi, cela a été une des observations, dont nous devons tirer des conclusions pour nos enfants.»*

La vie et le travail en commun au Hackenberg étaient empreints de la personnalité d'Annemarie. Le bien-être des animaux et des personnes avait toujours la priorité. Le travail en commun sous sa direction sage a renforcé les liens d'amitié entre nous et nous a permis de renforcer notre esprit communautaire. Elle était toujours très heureuse de pouvoir préparer ses propres produits avec grand soin et amour et de les déguster avec un grand nombre d'amis. Un jour avant son décès inattendu, elle a pu participer avec grande joie à la récolte du foin de ses pâturages avec l'aide d'un large groupe d'amis.

Outre ces multiples grandes tâches qu'elle a entreprises et menées avec succès au cours de sa vie, elle est toujours restée une femme modeste liée aux gens de son entourage et entretenant avec eux des échanges réguliers et intenses. Elle prenait également son temps pour chaque personne qui lui demandait conseil. Sa maison était ouverte et chacun était le bienvenu.

Le cœur entier et confiant qu'Annemarie avait dans toutes les situations de vie continuera de vivre en nous. Continuer ce magnifique travail à son image et dans son esprit nous tient fortement à cœur.

Avec le décès d'Annemarie, nous perdons une magnifique personnalité hautement instruite ainsi qu'une femme modeste et chaleureuse.

Chère Annemarie, repose en paix.

Nous prenons congé d'Annemarie Buchholz-Kaiser (1939–2014)

«Il est difficile de trouver le juste milieu: d'endurcir le cœur pour la vie, tout en le gardant doux pour l'amour.»

Jeremias Gotthelf

«La dignité humaine n'est pas un automatisme, elle ne tombe pas toute faite du ciel, elle n'est pas une entité extrahumaine, mais il faut la semer, la renforcer, la promouvoir, la renouveler et la transmettre à tout moment dans le vivre-ensemble humain: il faut la vivre et la rendre saisissable au niveau émotionnel pour les enfants et les adolescents. Afin qu'elle soit protégée en tant que base fondamentale de la vie humaine, il faut qu'elle soit ancrée de façon inaltérable dans les constitutions des pays et dans les conventions internationales.»

Annemarie Buchholz-Kaiser. «Renforcer les hommes», Zurich 2000

Nous prenons congé de Madame *Dr. phil. Annemarie Buchholz-Kaiser* avec grande gratitude et considération. Suite à sa clairvoyance et son humanité vécue, elle a fondé, il y a plus de vingt ans, le groupe de travail européen «Mut zur Ethik» [«Oui à l'éthique»] qu'elle a continué à développer au fil des ans.

Elle a incité la création de ce forum international en 1993, vu la dégradation des valeurs dans presque tous les domaines du vivre-ensemble sociétal. Un grand nombre d'organisations, d'initiatives et de personnalités œuvrant pour le maintien des valeurs et venant du monde entier se sont retrouvés au sein du groupe de travail «Mut zur Ethik».

Des scientifiques et des experts de disciplines très diverses ainsi que des représentants des églises chrétiennes y ont participé. Le but était et est toujours de faire revivre, de renforcer et de faire fructifier les fondements d'une éthique humaniste. Annemarie Buchholz-Kaiser savait comment rassembler des personnes de différents pays et cultures, de diverses tendances politiques et idéologiques autour d'une table et de créer une atmosphère pour un réel dialogue – une tâche exigeante qui doit être entreprise partout dans le monde. Le principe éthique fondamental pour cela est de collaborer dans les points communs – à condition qu'ils reposent sur le fondement de l'Etat de droit libéral et les valeurs fondées sur le droit naturel – tout en laissant de côté les petites et moyennes différences. De nombreuses personnes venant de divers pays ont pu profiter des résultats de ces discussions suite à des projets concrets. Sous la direction d'Annemarie Buchholz-Kaiser, chacun des séminaires et congrès a résulté en un renforcement des liens sociaux et du vivre-ensemble cordial et pacifique des peuples et des cultures. Assurer le bien-être des familles et de la jeunesse lui tenait également à cœur. Chaque participant – renforcé par le travail en commun et les échanges au-delà des frontières – peut contribuer au Bien commun: à la protection de la jeunesse et des familles, à la démocratie et l'Etat de droit, au renforcement du droit international, à une paix sûre et équitable.

La mesure pour toutes ses activités a toujours été la dignité de l'être humain. En 2000, elle a écrit: «La dignité humaine n'est pas un automatisme, elle ne tombe pas toute faite du ciel, elle n'est pas une entité extrahumaine, mais il faut la semer, la renforcer, la promouvoir, la renouveler et la transmettre à tout moment dans le vivre-ensemble humain: il faut la vivre et la rendre saisissable au niveau émotionnel pour les enfants et les adolescents. Afin qu'elle soit protégée en tant que base fondamentale de la vie humaine, il faut qu'elle soit ancrée de façon inaltérable dans les constitutions des pays et dans les conventions internationales.»

Dans ce sens-là, nous continuerons l'œuvre de cette grande humaniste en honorant sa mémoire.

Pour le groupe de travail «Mut zur Ethik»,
Eva-Maria Föllmer-Müller

«Annemarie Buchholz continue à vivre dans nos cœurs»

Chère famille et
chère communauté endeuillées,

D'abord j'aimerais vous exprimer personnellement et au nom du Comité de la coopérative Zeit-Fragen ma profonde sympathie.

Le décès de Mme Annemarie Buchholz-Kaiser laisse un grand vide. Nous sommes très tristes.

Annemarie Buchholz lègue une œuvre de vie très précieuse dont nous devons prendre soin. A l'avenir, ce sera à nous de continuer son engagement infatigable pour davantage d'humanité, de liens sociaux et de paix dans le monde.

Je pense qu'elle a été un modèle pour nous tous, et elle nous a très bien préparés à cette tâche.

Mme Annemarie Buchholz-Kaiser a toujours été une sorte de boussole pour moi. Là où c'était nécessaire, elle nous a accompagnés un bout de chemin – mais nous devions toujours avancer nous-mêmes.

La boussole reste, mais le chemin, c'est à nous de le trouver – en collaboration et en assumant chacun ses responsabilités.

En tant que président de la coopérative Zeit-Fragen, je dis aussi merci.

Merci que Mme Buchholz ait – grâce à sa clairvoyance concernant les problèmes actuels et futurs dans notre pays et à l'étranger – initié et soutenu de manière déterminante la création d'un journal indépendant.

Avec nos journaux *Zeit-Fragen, Horizons et débats, Current Concerns et Discorso libero,* nous avons la possibilité de contribuer:

- à la libre formation de l'opinion et
- à davantage de justice sociale, d'humanité et de paix dans le monde.

Merci pour tout ce que nous avons eu l'occasion de vivre et de développer ensemble.

Nous nous engagerons pour que les champs qu'Annemarie Buchholz a cultivés continuent à fleurir et à porter des fruits.

Annemarie Buchholz vit dans nos cœurs – qu'elle repose en paix.

Reinhard Koradi,
président de la coopérative Zeit-Fragen

«Voir avec les yeux de l'autre, écouter avec les oreilles de l'autre, sentir avec le cœur de l'autre.»

Alfred Adler

«Seul un individu indépendant et libre est capable de renforcer sa personnalité au niveau social, de développer en lui davantage de compassion pour autrui. Pour y arriver, la liberté est la ‹conditio sine qua non›, la condition indispensable, sans laquelle rien ne va. S'approcher de cet objectif de la formation de la personnalité est l'essentiel du processus psychothérapeutique. Cette formation de la personnalité ne se fait cependant pas de soi-même, il faut la développer, la vivre, la mettre en œuvre: voilà ce qu'est l'éthique et la morale de la psychologie individuelle.»

Annemarie Buchholz-Kaiser, Standortbestimmung zum Jahresbeginn 1989,
in: Jahresbericht des «Vereins zur Förderung der Psychologischen Menschenkenntnis», 1988.

Avec le départ d'Annemarie Buchholz-Kaiser, nous perdons un membre de longue date de notre Conseil de fondation. En tant que membre fondateur, elle a – au cours des 40 ans d'existence de notre fondation – participé activement avec sagesse, circonspection et clairvoyance aux activités de notre fondation. En tant que psychologue, psychothérapeute et historienne reconnue au niveau international, elle a développé les approches de la psychologie personnelle pour une meilleure compréhension de l'être humain et du processus psychothérapeutique. Ainsi, elle a toujours œuvré dans le sens du but de notre fondation et a accompli un immense travail. Son humanité, son engagement pour la dignité de l'homme liés à ses profondes connaissances continueront à être le fondement de nos activités.

«Stiftung Psychologische Lehr- und Beratungsstelle», Kirchberg SG
pour le Conseil de fondation
Dr Jürg Aeschlimann, président

«En s'intégrant dans ce fleuve du développement et en participant activement au bien-être de la communauté, l'être humain donne un sens à sa propre vie, au-delà de son existence personnelle, et obtient, grâce à sa contribution, de l'importance pour la postérité.»

Annemarie Kaiser, 1981

En tant que psychologue, elle possédait le don rare d'une empathie saisissant intuitivement chaque personne dans son unicité. Son objectif était toujours de renforcer la personne et de clarifier les choses. En tant qu'historienne, elle reliait le passé au présent, éclairait les rapports entre les choses en faisant preuve d'une clairvoyance ouvrant de nouveaux horizons et favorisant un comportement actif. Son action infatigable visait toujours à un monde pacifique et équitable malgré les attaques et les diffamations.

Nous perdons un être humain admirable et une amie qui nous manquera beaucoup. C'est elle qui a encouragé la création de notre institut de recherche. Nous poursuivrons son héritage.

Elfy et René Roca

Institut de recherche
pour la Démocratie directe
Rüslerstrasse 37
5452 Oberrohrdorf-Staretschwil AG

«Tout travail scientifique demande dévouement et honnêteté intellectuelle»

La loi dans l'histoire

*par Jean-Rodolphe de Salis**

En se référant à la notion de «loi», les sciences humaines et sociales risquent de se couvrir de ridicule. Avec grande franchise, *Jacob Burckhardt* reconnut: «L'histoire en soi est la science la moins scientifique de toutes les sciences, sauf qu'elle nous transmet de nombreuses informations précieuses.»

Peut-être que le contraste entre l'histoire et les sciences naturelles peut le mieux être illustré à l'aide de la physique théorique. Dans son mémoire intitulé «La nature de la physique théorique», *Markus Fierz* écrit: «Nous pouvons comprendre la physique théorique comme étant une science dont l'objectif est d'élaborer une image du monde à l'aide d'une structure mathématique … La physique est certainement une science expérimentale basée sur des expériences … De principe la physique traite de ce qui n'est pas unique. Nous pouvons aussi dire: la physique n'observe que les phénomènes qui ne sont pas uniques … Mais justement, tout ce qui caractérise un événement unique est négligeable et on part de l'idée qu'il est possible de pouvoir faire abstraction, à travers les expériences particulières, d'un processus généralement reproductible … Le caractère contraignant des pas décisifs nous porte à croire que le monde abstrait et artificiel que la physique construit serait le reflet de quelque chose de réel. Ce qui lui manque cependant, c'est la magie unique et non reproductible de la vie réelle.»[1]

Voici maintenant l'inversion. La réalité historique ne supporte pas de structure mathématique. Elle ne peut pas être reproduite par une expérimentation. L'unique et le particulier sont sujet de la recherche historique. Le processus particulier est essentiel, et il n'est pas reproductible. L'univers de l'histoire oppose une forte résistance à la seule formation de concepts. La science de l'histoire s'occupe de l'événement réel unique qui a déjà eu lieu. Son objectivisation ne mène pas à une représentation abstraite et artificielle de la réalité, mais à une représentation concrète et compréhensible. Donc la question concernant le caractère scientifique de l'histoire. On dit: de particularibus non est scientia – il n'y a pas de science des particularités. – Ou bien quand-même?

Nous savons qu'il y a des voies menant de la physique théorique et de l'histoire à la philosophie, c'est-à-dire à la compréhension du monde. C'est encore Burckhardt qui a mis en question la philosophie de l'histoire. «Les philosophes de l'histoire, écrit-il, voient le passé comme étant en opposition et comme étant un stade antérieur à nous; – nous observons ce qui se répète, ce qui est constant et typique, ce qui résonne en nous et est compréhensible.» Qui représente ce «nous»? Il semble que ce soit les historiens ou ceux qui s'approchent de l'histoire en posant la question philosophique de l'image que l'histoire se fait d'elle-même. Il paraît que Burckhardt était un philosophe de l'histoire malgré lui, car lui aussi, a développé une philosophie de l'histoire, mais par la voie inductive. En demandant ce qui se répète, ce qui est constant, ce qui est typique, il s'approche de l'abstraction d'une conception historique du monde. Sur la base d'un énorme matériel, alimenté par la recherche et revu de manière critique, il faut se poser la question portant peut-être pas sur la «loi» de l'histoire, mais néanmoins selon des processus cycliques ou réguliers. On pressent que quelque part œuvrent des facteurs déterminants qui nous mènent vers les questions où l'on se demande ce qui se répète, ce qui est constant et ce qui est typique.

A première vue, nous reconnaissons trois points que j'aimerais formuler sous forme de thèses:

I. Les événements historiques sont soumis à la loi du changement continuel et constant. Ce changement des choses humaines est l'objet spécifique de la recherche de la vérité historique.

II. Il y a des forces créatrices de l'histoire à l'œuvre qui engendrent des phénomènes historiques typiques: les modes de vie, les structures de sociétés, les Etats, les religions, les civilisations, les puissances économiques et sociales, les coutumes, les institutions de droit. (Selon le point I, ces phénomènes sont soumis à un changement continuel).

III. Nous présumons qu'il y a des lois du développement ou du moins du changement des phénomènes devenus historiques, du déclin ou de l'effondrement, de l'avènement de faits violents telles les guerres ou les révolutions destructives tout en libérant des énergies, puis également du renouvellement et de l'ascension menant à la formation de nouvelles apparences.

Ces trois hypothèses ne formulent pas des lois dans le sens des sciences naturelles, mais elles décrivent des événements typiques, objectivement constatables, à l'aide desquels nous pouvons transformer le sujet de la recherche scientifique.

La recherche de la vérité historique se fait à deux niveaux:

1. L'étude de faits à l'aide de documents. C'est l'histoire en tant que collection de documents et critique des sources. On pourrait la comparer au travail du juge d'instruction, dont la tâche n'est pas de juger mais tout simplement de documenter pour le Tribunal les faits et les indices des événements sur lesquels le déroulement du procès va se faire. Il s'agit d'un «exposé des faits» basé sur les faits et une reconstruction assurée des événements où les indices et les suppositions sont à caractériser comme telles.

2. La tentative d'élaborer les termes par la réflexion méthodique, selon lesquels les faits étudiés et garantis par les sources seront jugés. Ce n'est que par ce travail de réflexion, que l'histoire se transforme en une interprétation compréhensible et péremptoire.

Il faut admettre que la faculté de classifier et systématiser ce qu'on a observé et constaté – une faculté parfaitement développée dans les sciences naturelles – n'a fait que peu de progrès dans la science de l'histoire. Prenons l'exemple d'un arbre, il n'y a jamais deux feuilles identiques; cela n'empêche pas les botanistes de classifier les arbres en diverses essences. De manière théorique, nous pouvons affirmer que plusieurs faits historiques similaires mais pas identiques font partie de la même espèce de processus historiques. Ces derniers temps, on a réussi – avec le terme peu précis de «sociologie» – a produire des résultats sur la voie vers une classification et un modèle typiquement et méthodiquement acceptable des phénomènes sociaux. Tout phénomène social est le résultat d'un processus historique et, comme tel, sujet de la recherche historique de la vérité.

Mais pourquoi les historiens n'arrivent-ils pas à se mettre d'accord sur les termes généraux, les définitions et les conventions sans lesquels ni classification ni systématique scientifique sont possibles? Sans aucun doute, parce qu'ils ont du mal à se mettre d'accord sur la qualité des phénomènes. Car en histoire, il s'agit de phénomènes qualitatifs, en d'autres termes, on est confronté à des *valeurs*. On ne peut pas mesurer ou peser les phénomènes historiques; la statistique n'est qu'un instrument – ce n'est pas autrement en économie nationale – et aussitôt qu'il s'agit d'interpréter des statistiques les avis divergent à nouveau concernant les divers jugements portés sur la qualité du matériel statistiquement relevé.

En d'autres termes, lors de la classification qualitative et du jugement des faits historiques, la vision du monde, la conscience, les émotions de l'observateur entrent en jeu – même en cas de la plus grande autodiscipline intellectuelle. Il est important que l'historien garde une distance critique pas seulement envers ses sources mais aussi envers lui-même; il doit tenter d'obtenir de la clarté sur les bases de ses propres réflexions et jugements historiques; il doit apprendre à connaître sa propre pensée historique car il ne doit pas seulement réfléchir à l'histoire sur laquelle il fait des recherches et qu'il décrit, mais aussi à lui-même. Il doit être conscient de ses motivations qui sont à la base de ses interprétations historiques (qui sont le résultat de ses jugements de valeur, de ses appréciations).

Toute recherche et présentation historiques impliquent une vision du monde chez celui qui s'y applique. Il doit avoir une «pré-vision» du sujet de sa recherche. En cela, il n'est pas différent du chercheur en sciences naturelles qui doit également partir d'une hypothèse de travail. Le chercheur ne peut collectionner, trier comparer et classifier son matériel uniquement sur la base de cette vision, de cette hypothèse de travail qu'il s'est fait du monde historique ou, plus précisément, du sujet de sa recherche. Il est

Suite page 5

«Comprendre l'histoire, du point de vue personnaliste, comme une création vivante des peuples de tous les pays»

L'«Europe des nations» de J.-R. de Salis et Charles de Gaulle – une autre manière de penser

par Annemarie Buchholz-Kaser

Le livre déprimant de *Timothy Snyder* intitulé «Bloodlands – Europe between Hitler and Stalin» nous incite, comme peu d'autres livres, à commencer d'analyser sérieusement les décennies décisives du siècle passé. Nous autres Occidentaux devons nous pencher sur les deux camps, étant donné que l'Internationale socialiste fut le résultat d'un débat intellectuel mené sous nos latitudes. Les erreurs de la politique de grande puissance, de la planification de grande envergure réalisée au mépris des hommes et des peuples, ont menées à tant de souffrances indicibles qu'aujourd'hui, nous devrions être immunisés contre ce mal. Nous le serions peut-être davantage si les tenants et les aboutissants de l'époque avaient été sérieusement analysés. Or, ne sommes-nous pas en train de refaire des erreurs similaires menant à des conséquences imprévisibles?

Les historiens suisses, tels que *Jean-Rodolphe de Salis,* ayant fait leurs études pendant l'entre-deux-guerres et qui durent, pendant les années de guerre, assumer leurs responsabilités, avaient, mois après mois, les conséquences dévastatrices de ces erreurs sous leurs yeux. Leur manière de penser était caractérisée par le même sérieux que celui manifesté par la majorité de la population – un sérieux dont nous, qui étions à l'époque au jardin d'enfants ou à l'école primaire, nous nous souvenons encore comme si c'était hier. Dans son ouvrage intitulé «Hitlers Krieg und die Selbstbehauptung der Schweiz 1933–45» [La guerre de Hitler et la volonté d'indépendance de la Suisse entre 1933 et 1945], *Gotthard Frick* fait revivre cette mentalité de manière très précise.

Le 8 février 1940, de Salis se vit confier par le président du Conseil fédéral *Marcel Pilet-Golaz* la mission de rédiger pour l'émetteur radiophonique suisse alémanique «Beromünster» un compte-rendu hebdomadaire de la situation dans le monde, appelé «Weltchronik» [chronique du monde]. Il était pleinement conscient de sa responsabilité. Ses comptes-rendus se caractérisaient par leur fiabilité et le grand soin avec lequel ils étaient rédigés, si bien que les mouvements de résistance dans les divers pays européens s'y référaient. «En temps de guerre, les paroles ne sont pas de la littérature. Elles engagent beaucoup plus leur auteur qu'en temps de paix, car elles sont une arme dangereuse. Leur diffusion hebdomadaire a un effet sur l'humeur et la formation de l'opinion des auditeurs. Cette chronique du temps de guerre représentait une aventure spirituelle. Je souhaite à tout historien qu'il ait une fois dans sa vie l'occasion de commenter publiquement l'histoire en train de se faire.» Et de Salis d'ajouter: «L'issue du drame nous était encore cachée.»

Le 10 mai 1940, Jean-Rodolphe de Salis se rendit à Paris pour prendre connaissance, lors d'entretiens personnels, de l'attitude des élites intellectuelles et politiques françaises face à la menace allemande se rapprochant de jour en jour. «Le matin de mon départ pour Paris, le 10 mai, je reçus un appel téléphonique m'apprenant que l'Allemagne avait attaqué les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg.» C'était le jour de la mobilisation générale en Suisse.

Les relations entre la Suisse et la France étaient étroites, pas seulement à cause de la langue commune. *De Gaulle,* en tant que Français du Nord, était familier aux Suisses. «Dans sa politique intérieure et extérieure, l'attitude de de Gaulle est celle d'un Français du Nord, d'un homme né à Lille, dans la région frontalière avec la Flandre, qui fut pendant des siècles le théâtre d'invasions, de guerres, de batailles décisives. Cela eut pour conséquence que la population ne put surmonter les tempêtes de l'histoire que grâce à leur ténacité, leur obstination, leur autodiscipline puritaine et leur comportement travailleur.»

C'est avec une empathie extraordinaire que de Salis esquisse les grandes lignes de l'«Europe des nations» de Charles de Gaulle – une conception qu'il faut reconsidérer de nos jours.

Pour les deux personnalités, «les limites tracées par l'expérience humaine, par le bon sens et par la loi» sont une base fondamentale qu'il ne faut jamais abandonner. Toutes les deux – comme tant d'autres – exprimèrent leur méfiance face à la «démesure et à l'abus de pouvoir» des années trente et défendirent les valeurs qui leur étaient chères: l'expérience historique, la raison, le sens des limites et la modération.

Ne sommes-nous pas, actuellement, en ces temps de crise économique mondiale, dans une situation semblable où l'issue du drame est encore inconnue? Où les recettes toutes faites ne peuvent nous aider? Où l'expérience historique, la raison, la mesure et le respect des valeurs éthiques doivent aider à trouver pour tous les peuples, égaux en droits, une voie praticable sur notre planète? Cela est digne de considération d'envisager la conception de l'«Europe des nations» comme point de départ pour une réflexion permettant de sortir de la politique de contrainte et d'exploitation mutuelles, de domination et de subordination. Aujourd'hui, cela ne nous ferait pas de mal de profiter du sérieux et du sens des responsabilités que manifesta la génération qui vit de ses propres yeux à quoi aboutissait la folie de la politique hégémonique.

De Salis quitta Paris le 17 mai 1940 par le train de nuit. Les Allemands avançaient en direction de Paris, la grande France fut occupée. Après une nuit agitée, le train atteignit la frontière suisse aux Verrières. «Sur le quai, je vois deux ou trois officiers suisses vêtus de leur capote gris-vert, avec casque sur la tête. A ma surprise, l'un d'eux m'adresse la parole: c'est un confrère zurichois.» Ils boivent en vitesse une tasse de café et échangent quelques propos à la hâte. Après la guerre, ces deux historiens enseignèrent avec grand soin – à l'Université de Zurich et jusqu'à leur retraite – à d'innombrables étudiants et doctorants dans la science de l'histoire, leur donnant une orientation et des repères pour l'avenir: le respect de tout individu, des peuples, des pays et des cultures, la modération, la recherche soigneuse en commun avec d'autres historiens, la compréhension de l'histoire, du point de vue personnaliste, comme une création vivante des peuples de tous les pays.

Innombrables sont ceux qui, comme l'auteure de ces lignes, sont aujourd'hui encore profondément reconnaissants à ces deux personnalités pour tout ce qu'ils leur ont transmis.

Source: Horizons et débats n° 41 du 17/10/11

Rendre accessibles à tous les connaissances de la psychologie des profondeurs

A la mémoire de l'activité du psychologue Friedrich Liebling

«Etre humain, c'est aimer les hommes.
Etre sage, c'est les connaître.»

Confucius

Friedrich Liebling (1893–1982) était un psychologue de l'école de Vienne pour la psychologie des profondeurs. Il a fondé à Zurich sous le nom de «Psychologische Lehr- und Beratungsstelle» un cabinet psychologique et une école pour la psychologie des profondeurs qu'il a dirigée personnellement jusqu'à sa mort. Dans son orientation théorique, il a renoué avec ce qui avait fait ses preuves dans la psychologie individuelle d'*Alfred Adler*, la néopsychanalyse et la psychologie du développement. Il n'a pas développé une doctrine close, mais a poursuivi la recherche en matière de psychologie des profondeurs *de son temps* et en a tenu compte dans son travail.

Friedrich Liebling a complété l'entretien psychologique individuel par la possibilité de l'entretien thérapeutique en groupe et a commencé en même temps à transmettre des connaissances psychologiques dans des cours et des séminaires. Il a fondé une véritable école pour des questions de vie qui offrait à chaque intéressé la possibilité de se procurer une compréhension approfondie de l'homme et un aperçu des connaissances psychologiques. Friedrich Liebling voulait rendre accessibles les connaissances de la psychologie moderne à un public plus large que celui des cercles restreints de spécialistes.

Ainsi la *Psychologische Lehr- und Beratungsstelle* a offert au particulier la possibilité de recourir, selon ses propres intérêts ou problèmes de vie individuels, à des entretiens psychologiques individuels, de participer à des entretiens en groupe dirigés de manière analytique ou à des séminaires pour la formation continue en psychologie en général. Il s'est vite avéré que cette possibilité correspondait à un vrai besoin de nombreuses personnes qui appréciaient beaucoup cet accès à une formation continue psychologique, les mettant en rapport avec leur propre situation de vie: le particulier arrive ainsi à comprendre et vérifier lui-même des faits psychologiques à l'aune de sa réalité vécue.

La combinaison de consultations et de formation continue psychologiques – où chacun a le choix de décider lui-même de ce qu'il veut fréquenter, à quel moment et à quel intervalle – correspond à la conception de la psychologie individuelle: l'homme est un être en rapport avec ses semblables: il est fondamentalement doué de raison et en mesure de poser des valeurs; il peut développer une éthique et il sait faire la distinction, soit pour sa propre vie soit pour la vie en commun avec les autres, entre des valeurs et des tendances salutaires et préjudiciables, saines et maladives, positives et négatives. C'est pourquoi l'homme est en principe en mesure d'intégrer de manière sensée à sa propre vie aussi bien le savoir et les connaissances sur lui-même que sur ses semblables. •

Source: *Gestatten … VPM.* Editeur: Verein zur Förderung der Psychologischen Menschenkenntnis Zurich, Zurich 1993, pp. 25.

(Taduction *Horizons et débats*)

L'importance d'Alfred Adler

par Friedrich Liebling, Zurich

La théorie d'*Alfred Adler [1870–1937, ndt]* est devenue un fondement de la psychologie des profondeurs et la recherche psychologique actuelle ne peut plus s'en passer. Néanmoins, la psychologie individuelle n'a que partiellement obtenue l'estime qu'elle mériterait vu ses résultats importants. Il en existe probablement plusieurs raisons, entre autre la mort précoce d'Alfred Adler qui a été un coup dur pour la propagation au niveau mondial de l'école de la psychologie individuelle.

Bien qu'on puisse regretter que la *psychologie individuelle* ne soit pas encore partout reconnue malgré son importance, il faut néanmoins se consoler que les thèses principales d'Adler ont trouvé leur place dans les cercles des spécialistes et dans le domaine public. En analysant aujourd'hui l'évolution de la psychologie des profondeurs, avouons que les développements donnent raison à Adler dans de nombreux points.

En 1912 déjà, Adler a quitté la voie de la psychanalyse, car il ne pouvait plus partager la conception de la sexualité enfantine, du complexe d'Oedipe, du mécanisme causal dans la vie de l'âme etc. L'homme était pour lui un être libre, pas défini uniquement par ses pulsions mais avant tout par les devoirs culturels auxquels il est confronté de manière inéluctable durant toute sa vie.

Le terme de psychologie «individuelle» a été créé par Adler pour marquer le tournant de la psychologie des pulsions vers l'exploration de la personnalité humaine. Ce terme implique que chaque individu doit être vu et estimé comme un être singulier et unique. L'homme n'est pas soumis à une contrainte directe par des pulsions ou le milieu; pour Adler le caractère n'est pas défini par l'*hérédité,* mais il est un produit créateur de l'enfant se développant en dépendance du milieu de vie auquel il est confronté pendant sa petite enfance. Les influences éducatives sont les plus importantes pour la formation du caractère. Pendant l'enfance, il est important de développer l'esprit communautaire, celui-ci étant décisif pour toute intégration dans la société et performance culturelle au cours de la vie. •

Source: *Der Psychologe.* Monatszeitschrift für Psychologie und Lebensberatung. Editeur G. H. Graber. Berne 1957.

(Traduction *Horizons et débats*)

Connaissance de l'homme par la psychologique des profondeurs

par Friedrich Liebling, Zurich

La connaissance de l'homme par la psychologie des profondeurs, née de la pratique psychothérapeutique, défend le point de vue que la compréhension du psychisme d'autrui doit être basée essentiellement sur l'intuition. Tous les outils mécaniques ou statistiques, tels des tests, créent le danger que l'évaluation de l'être humain reste attachée aux choses superficielles; la tentation de toute connaissance schématisée de l'homme est que l'évaluateur n'est pas tenu à s'engager avec sa propre personnalité, puisque il croit qu'il suffit de lire «dans le tableau» la nature psychique de son vis-à-vis de manière plus ou moins distancée. La connaissance de l'homme dans le sens de la psychologie des profondeurs est interprétée comme une forme de *compréhension* qui appartient à la nature humaine et qui est la base réelle de l'amitié, de l'amour, de la coopération, du partage, du dialogue etc. La recherche en psychologie met à disposition de cette intuition – qui peut tout à fait être affinée grâce à l'expérience de la vie, à l'exercice pratique et à l'affection pour les êtres humains – un fondement scientifique solide.

Outre le comportement de l'être humain dans la mimique, les gestes, le style du discours etc., on se réfère surtout au *comportement dans la vie*, à savoir comment une personne se voit elle-même (autoévaluation) et envers autrui (capacité de créer des contacts). Cela peut être clairement analysé grâce à l'interprétation psychologique de la biographie – on peut dans ce contexte poser la question du «mode de vie» d'une personne et clarifier comment celle-ci a construit sa vie dans le contexte du monde interpersonnel et quels sont les problèmes, causes d'échecs. Une étude attentive de ces réactions est fondée sur le contexte théorique du postulat de *l'unité de la personnalité*; des ambiguïtés et paradoxes superficiels se révèlent souvent être des parties d'un seul plan de vie (inconscient), qui se trouve à la base du mode de vie. Dans la compréhension de l'homme du point de vue de la psychologie des profondeurs, il y a toujours aussi un *facteur éthique*, puisque on n'est capable de comprendre ses semblables que si on les aime – et on les aime mieux, si on les comprend mieux.•

Source: Extrait de: Friedrich Liebling. Tiefenpsychologische Menschenkenntnis. In: *Menschenkenntnis.* Die Anwendung der Tiefenpsychologie auf die Probleme des Alltagslebens. Schriftenreihe der Zeitschrift Psychologische Menschenkenntnis, Bd. I. Zurich 1965.

(Traduction *Horizons et débats)*

Concrétiser de manière sensée le fait d'être humain et proche de ses semblables

par Annemarie Buchholz-Kaiser

«L'attitude d'égalité, qui est la «conditio sine qua non» pour la réussite de chaque groupe de thérapie, est mise à l'épreuve le plus clairement dans des processus de groupes avec des adolescents. Nous faisons l'expérience que les adolescents (lycéens et apprentis) s'intéressent tout spécialement à ces aspects et qu'ils sont très réceptifs aux raisonnements de la psychologie individuelle. A cet âge, un grand nombre de jeunes sont confrontés à des sentiments de vide et de découragement: ils se voient grandir dans un monde menacé par la guerre, dans lequel il est difficile de réaliser les valeurs et idéaux humains, et où l'on ne trouve guère de groupe de personnes connaissant une véritable solution durable aux problèmes en suspens. Dans ce contexte, les réflexions d'Alfred Adler leur mettent en main un instrument qui permet de concrétiser de manière sensée les liens entre l'homme et ses semblables. Ainsi y a-t-il chez les jeunes une haute propension à se confronter à la psychologie individuelle. Il est cependant possible que ce soit plus difficile pour eux de se confronter à leurs propres sentiments, car la peur d'une forte infériorité est encore plus virulente dans cette tranche d'âge que chez les adultes.

Mais c'est également la raison pour laquelle l'analyse de groupe peut représenter un grand encouragement dans cette tranche d'âge. L'expérience que d'autres souffrent de problèmes et de faiblesses semblables réduit les sensibilités et renforce l'espoir de développer une issue ensemble. Face à des adolescents, le psychologue doit être émotionnellement très actif et encourageant, tout en étant extrêmement prudent lors d'interprétations et de prises de position, il doit donc participer émotionnellement au processus de groupe, mais avec réserve. Il ne doit y avoir aucune trace d'arrogance. Il ne faut pas non plus qu'il prenne connaissance de leurs problèmes du point de vue de celui qui a heureusement déjà tout derrière lui, et il faut également éviter de se comporter de manière doctorale – pas en tant que technique appliquée, mais en tant qu'attitude profondément vécue. Les psychologues qui ne savent entrer en contact avec l'«adolescent» qu'à partir de leur habitus d'«adulte», et qui veulent jouer avant tout leur rôle d'éducateur, ne conviennent pas pour les processus de groupes avec des adolescents. Les psychologues qui, suite à leur propre manque d'assurance, se montrent trop familiers avec les jeunes en essayant de se mettre à leur niveau, sombreront dans leurs tentatives.»

Source: Buchholz-Kaiser, Annemarie. «Individualpsychologische Bildungsarbeit. Aspekte der analytischen Bearbeitung von Persönlichkeitsproblemen in Gruppen.» Extrait d'une conférence tenue lors du 16e congrès de l'Association internationale de la psychologie individuelle (IAIP) du 7 au 10 juillet 1985 à Montréal.

«Tout travail scientifique …»
suite de la page 4

inévitable qu'il fasse un choix et il faut se demander selon quels critères le choix entre l'important et le moins important, l'essentiel et le négligeable se fait. Trouver des critères objectifs selon lesquels ce choix doit être fait, est le devoir d'un système de classification scientifique. Les ouvrages historiques traitant du même sujet – dans la mesure où ils se permettent de donner des jugements généraux – diffèrent de telle manière l'un de l'autre parce que, vu les appréciations différentes des événements historiques, le matériel est classifié différemment. Chaque historien fait parler ses sources – autrement dit, le choix qu'il en a fait selon ses propres jugements de valeur – tant qu'on ne réussira pas à trouver un consensus concernant l'échelle des valeurs entre historiens.

Le critère pour définir si un historien est réellement dévoué à la recherche de la vérité sont sa capacité et sa volonté d'arriver à la description et l'analyse des faits étudiés – à travers ses propres recherches ou celles faites par autrui – plus différenciées et plus appropriées au sujet, peut-être même différentes de son idée originale. Il arrive qu'on parte d'une hypothèse de travail pour arriver à un tout autre résultat. *Tout travail scientifique demande dévouement et honnêteté intellectuelle.* Le caractère scientifique d'un savant est intimement lié à son effort sur lui-même. Dans le domaine de la science, ce n'est pas le pré-jugé qui compte mais le «post-jugé». On connaît l'histoire d'un historien voulant écrire un ouvrage sur l'ordre des Jésuites auxquels il vouait une forte aversion; le résultat de ses recherches fut un important ouvrage historique marqué par une grande admiration et reconnaissance de la Compagnie de Jésus.

Selon le sujet de la science de l'histoire, il y a deux points qui sont incontestés: le principe du choix et le principe de l'appréciation qui sont les conditions de base pour un choix méthodique justifié. Un ancien historiographe croyait pouvoir comparer le destin des peuples et des Etats aux mouvements des astres. Nous voyons bien les étoiles qui se trouvent dans le ciel de l'histoire, mais nous ne connaissons pas les lois ou n'avons pas encore assez de connaissances à ce sujet pour comprendre leurs mouvements. Il n'existe pas de loi de la gravitation newtonienne pour expliquer le mouvement des astres des peuples et des Etats. *Certains phénomènes réapparaissant régulièrement lors de transformations générales au sein de la vie de société et des Etats sont les seules «lois» approximatives, dont on a connaissance dans ce domaine.*

Il s'agit toujours de phénomènes partiels dans des situations similaires, mais pas d'une loi générale de l'histoire humaine. La science de l'histoire est-elle dans ce contexte réellement dans une situation pire que celles des sciences naturelles? Nous savons, que la loi dans les sciences naturelles n'est également valable que sous certaines conditions et n'est applicable qu'à des domaines partiels. Nous savons également que la question de la relation objet-sujet se pose dans toutes les sciences, aussi en physique théorique. L'observation de processus particuliers est limitée par la relation de flou, ce qui est certainement encore plus valable pour les sciences humaines et sociales que pour les sciences naturelles. Mais ni dans les unes ni dans les autres, il existe une formule qui pourrait expliquer le phénomène entier du monde social d'un côté et de la nature de l'autre. *Pour définir une formule globale du monde physique, les problèmes sont trop compliqués et les difficultés mathématiques trop énormes; pour une formule globale du monde sociétal, les problèmes sont également trop compliqués et ils ne se laissent de toute manière pas enfermer dans des structures mathématiques.*

Faisons attention de ne pas nous tromper nous-mêmes: l'histoire, n'est pas un «éternel retour» comme le prétend le dicton. Ses phénomènes ne sont jamais identiques, on peut

Suite page 6

«Tout travail scientifique …»
suite de la page 5

uniquement constater des analogies – et là aussi, il faut mettre en garde contre de fausses analogies. La *véritable* analogie, il faut la comprendre dans le sens que nous appelons répétition de l'histoire.

Mais qu'est-ce qui se répète? Qu'est-ce qui est constant ou typique? En d'autres termes, quelles sont les conditions de vie profondes et inchangeables du monde historique, sans connaissance desquelles une reconnaissance de soi de l'homme historique ne serait possible?

Constatons donc: l'histoire traite des transformations au sein des collectivités humaines, dans un endroit précis, dans un temps passé. Les phénomènes que nous appelons société, économie, Etat, droit, civilisation, coutume, église etc. sont le sujet. Partant de l'expérience ou de la loi que ces phénomènes sont soumis à des transformations, il faut se demander si ces transformations laissent entrevoir certaines répétitions et constantes typiques pour le déroulement de l'histoire. Sans aucun doute oui. Mais lesquelles?

La soif de l'homme d'être actif, son impulsion à prendre des décisions, sa faculté d'exercer ces activités de manière consciente et de prendre ces décisions selon des réflexions rationnelles, rendent la société humaine structurée capable de rechercher la perfectibilité. La meute d'animaux reste plus ou moins à tout moment une meute. Une collectivité humaine a l'aptitude de s'organiser, de s'affiner, de se civiliser. Elle peut également ne pas se transformer pendant de longues périodes, rester à l'état dans lequel elle se trouve. S'il en est ainsi, l'histoire constate cette constance dans un état quasiment statique (qui est d'ailleurs, lui aussi le résultat de l'histoire de la collectivité en question). Il y a de tels états constants, semblant rester inchangés dans des tribus primitives, il y a également des civilisations entières qui reconnaissent la constance dans un état une fois atteint comme loi de la vie sanctifiée par la religion et l'enseignement de la sagesse. La soif de l'activité qui mène à la transformation de la réalité n'est pas égale à tous les endroits, dans tous les pays et civilisations et à toutes les époques. Mais dans les sociétés et civilisations capables de guider leurs activités et de déployer leur volonté par la raison, on ne peut nier la faculté de progresser. Dans tout ce qui fait partie de la culture matérielle (ou de la civilisation, car la différence entre ces deux termes n'est pas facile à faire), surtout dans le domaine de la technique, cette faculté de progresser n'a guère besoin de preuves. L'invention de la roue par exemple a représenté un de ces progrès décisifs dont ont découlé beaucoup d'autres. Il va de soi que ce progrès n'est ni universel ni absolu, mais partiel et relatif.

Analysons-le à l'aide de quelques exemples sommaires tirés du domaine de la société et de la politique.

Dans l'antiquité en Orient, nous assistons à l'évolution des clans vers les grands empires, c'est-à-dire de formes primitives telles que les tribus et les clans vers des formes de régence organisée qui assujetissent des territoires étendus pour les diriger de manière despotique à l'aide d'une gestion centralisée.

Quant à l'évolution du monde des Etats citadins grecs antiques, *Aristote* a jugé pouvoir constater un cycle typique passant de la monarchie, à l'aristocratie, la démocratie, l'ochlocratie et la tyrannie.

Dans l'ancienne Rome, nous suivons l'évolution de la monarchie romaine vers la république, de la domination sénatoriale vers les formes plus démocratiques et de celles-ci vers le Césarisme.

Dans l'Occident romain-germanique, le féodalisme succède aux tribus avec leurs princes, puis suivent les Etats territoriaux et l'absolutisme princier, transformé dans certains cas, en royaumes nationaux ce qui aboutit à un nivellement de la société qui donne vie à des révolutions civiles-nationales favorisant, ça et là, l'évolution du Césarisme, tandis que la question sociale, du temps de l'industrialisation, mène à un état latent d'instabilité sociale qui, à certains endroits, se transforme en troubles sociaux ouverts tandis que l'Etat moderne, organisé rationnellement et géré de manière centraliste, telle une grande entreprise, consolide constamment son pouvoir et prend des allures d'Etat-providence.

Il en résulte que l'évolution avance, en quête permanente de perfectionnement et en créant des formes de vie sociales et étatiques toujours plus rationnelles de manière à ce que la transformation reste permanente, même si le progrès se solde par le sacrifice de situations souvent dignes d'être défendues et n'excluant pas l'avènement de déformations occasionnelles. Tout progrès a son prix: rien n'est gratuit, ce qui nous amène à l'idée que la loi garantissant la capacité des collectivités humaines à se perfectionner doit être complétée par une seconde loi, celle de la compensation, dans le sens que celui qui veut gagner doit payer.

Cet énorme domaine de la quête de la vérité historique doit être traité: a) selon les aspects sociologiques, pour analyser les structures sociales, aspects qui aboutiront au constat qu'il existent certaines formes de société typiques; b) selon les aspects juridiques, où il s'agira d'analyser l'histoire du droit, de mettre en évidence la genèse et les transformations de certains instituts du droit privé et du droit commun et de définir leurs notions et leurs spécifications; c) selon les aspects de l'histoire des religions et de l'Eglise ainsi que de celle des mœurs et de la culture qui, en sont des facteurs dans une position d'interdépendance entre la société et l'Etat; d) selon les aspects politiques qui élucideront les comportements des Etats et de leurs organes, les processus de la formation de la volonté politique, les effets des choix politiques vers l'intérieur et l'extérieur et les processus typiques liés à ce domaine; e) selon les aspects d'histoire économique qui permettent de prouver l'impact qu'exercent constamment les processus de la production économique sur les évolutions sociales, juridiques, culturelles, morales, religieuses, étatiques et politiques; f) selon l'aspect du rôle de l'individu au sein de ces processus collectifs.

Avec cette énumération sommaire, on a esquissé les domaines qui s'offrent à une analyse systématique. Il incombe particulièrement à la science historique d'élaborer une méthode générale et obligatoire selon laquelle on pourrait relier tous ces domaines et facteurs de la vie historique, car tout est interdépendant. L'idée qu'il s'agit là d'un ensemble au sein duquel les phénomènes particuliers apparaissent dans leurs rapports interdépendants est tout à fait justifiée, car aucun phénomène spécifique n'apparaît isolé de l'autre; ils se trouvent plutôt dans une relation réciproque et interdépendante. Il incombe à la synthèse de la science historique d'aboutir à une vue d'ensemble des parties, selon des aspects méthodologiques particuliers.

Préalablement, il s'agit pourtant d'analyser les domaines particuliers selon leurs types, leurs comportements constants, leurs répétitions cycliques des évènements et on peut se permettre d'affirmer que de tels processus, se manifestant régulièrement, sont relativement faciles à constater. Il en va tout autrement si nous examinons le complexe entier de la vie historique: là, nous nous trouvons face à des conditions extrêmement compliquées qui résistent vigoureusement à toute tentative d'établir leurs typologies et de définir des constantes.

On comprend donc bien que des observateurs en quête d'un système et des philosophes de l'histoire s'emparent d'un domaine isolé en faisant passer ses structures, ses répétitions et ses lois pour l'Histoire elle-même. Ces dogmatiques de la philosophie historique prenant la partie pour le tout. *Hegel* nous a appris le concept de l'Etat devenu porteur du «Weltgeist» pour lui c'était la manifestation suprême de l'histoire. Selon lui, le «Weltgeist» se serait choisi l'Etat comme habitation dans laquelle il se réalise lui-même, l'Etat ayant comme tâche de réaliser le droit et la liberté. *Marx* crut découvrir dans les forces productrices l'agent primordial de l'histoire – le phénomène de base de l'exploitation des uns par les autres faisant comprendre l'histoire en tant qu'enchaînement perpétuel de luttes de classe auxquels on remédierait par la technique de la production socialiste tandis que le socialisme mettrait fin à l'inégalité des classes et, par conséquent, au phénomène des luttes de classe et aux conflits et guerres dont elles seraient l'origine. Les philosophes historiques plus récents tels que *Spengler* et *Toynbee* croyaient pouvoir expliquer l'histoire, à travers le constat de différentes cultures devenues historiques et concevables selon leurs structures typiques, par une pluralité de formes de vie qui évoluaient et se comportaient selon certaines lois; tous les deux ont forcé un savoir immense dans le schéma des cercles culturels – laissant de côté tout ce qui ne s'y adaptait pas. Les conclusions historico-philosophiques, auxquelles ils sont arrivés par leurs constats concernant l'histoire des cultures, diffèrent d'ailleurs. Tous les deux avaient en commun avec ceux qui prenaient, ou l'Etat, ou les forces productrices pour le principe fondamental de la formation de l'histoire de l'homme, qu'ils ont érigé une unique «potentialité» en idée conductrice de l'histoire. Il ne faut pas laisser de côté une autre «potentialité» métaphysique, celle de la religion qui conçoit l'histoire comme plan de la Providence dans le sens que la théologie chrétienne attribue à la Providence le rôle de guider l'humanité vers le salut de l'âme éternel en purifiant les humains par maintes épreuves et misères pour les rendre mûrs au repentir et à la soumission sous la volonté de Dieu. Le monde apparaît comme une vallée de larmes, tout en érigeant le comportement soumis à Dieu, dans la vallée de larmes, comme un avant-goût de la Paix éternelle. L'explication de l'histoire par la Providence divine signifie la mise en transcendance de l'histoire humaine rendant inutile tout raisonnement.

Toutes ces possibilités ou tentatives d'explication historico-philosophiques et théologiques ont en commun qu'elles subordonnent à un aspect isolé tous les autres aspects, ce qui revient à munir l'histoire d'un drapeau soit national, soit rouge, soit coloré, soit religieux, sous lequel toute l'humanité est censée marcher. La science cependant, érigeant en règle suprême le doute méthodique, ne peut pas se soumettre à un tel appel au drapeau.

Notre avis nous amène à croire que, s'il existe des règles, celles-ci sont applicables avant tout aux domaines partiels – une règle qui s'applique également aux sciences naturelles. Les soi-disant «leçons de l'histoire» ont une validité très limitée. On veut tirer profit, par exemple, des erreurs commises en politique ou en économie, en veillant par conséquent à éviter certains comportements qui ont mené à l'échec. On ne peut rien y objecter. Ce sont des mesures dans les domaines législatif, organisationnel, politico-économique, social et politique qui sont concevables pour prendre conscience des erreurs commises et pour en éviter de nouvelles. Une société hautement développée est capable de prendre de telles décisions susceptibles de combattre de futures actions et développements erronés. Sans aucun doute, il est possible de dresser des cas-modèle historiques et de les soumettre aux autorités politiques en tant que recommandations ou conseils (un procédé de planification sur la base d'expériences acquises, devenu actuellement déjà coutumier dans la plupart des Etats hautement développés). Les sciences sociales et politiques sont de loin pas incapables d'appliquer leur compréhension acquise dans la pratique, sur le plan de la politique générale et au sens le plus large du terme.

Si pourtant on se met à recommander de mettre en pratique des cas-modèle historiques, dans le sens de projets applicables de façon générale pour l'avenir de l'humanité – par exemple la révolution prolétaire mondiale ou la fondation d'un Etat mondial – la plus grande prudence est de mise. Car de tels cas-modèle ne sont en général pas issus d'une analyse critique et profonde de la matière mais nourris du besoin humain des mythes; l'activisme politique tend inconsciemment à la réalisation de mythes – attitude tout à fait opposée à l'application pragmatique de doctrines scientifiquement acquises et par conséquent justifiables à des domaines particuliers de la politique, de l'économie ou du droit. Même là, il ne faut pas négliger la diversité extraordinaire de variantes que la réalité historique offre à l'homme. Il se peut que des éléments perturbateurs surgissent rendant illusoire l'application d'un modèle.

De telles tentatives s'approchent d'un mécanisme historique comme c'est le cas, par exemple, avec «le Prince» de *Machiavel*. Cette œuvre fut écrite dans un siècle qui orienta, avec enthousiasme, son goût de la découverte vers les mécanismes, aussi bien des astres célestes que des machines. Or dans la mesure (restreinte) où la politique obéit à des lois mécaniques, les conseils politiques de Machiavel sont pertinents. Les choses se compliquent considérablement si l'on a affaire aux dynamismes de l'histoire et de la politique. *Lord Acton* a nommé loi l'observation que le pouvoir tend à se répandre sans limites en franchissant tous les obstacles jusqu'à ce qu'il se heurte contre un pouvoir plus fort. Cette vue des choses a pu naître dans une époque qui faisait des recherches au sujet de la dynamique et de ses lois et Lord Acton a sans aucun doute stipulé une loi ou une règle concernant la dynamique politique.

Nous devons, avant tout, considérer qu'il est impossible de prédire la forme concrète que prendra l'histoire. L'histoire est préfigurée, il est vrai, les forces du passé et du présent sont à l'œuvre, on peut concevoir des lignes de l'évolution puisque l'avenir se manifeste potentiellement dans le présent déjà. Pourtant, l'avenir reste ouvert et garde ses secrets. On peut certes faire des calculs de probabilité mais il est connu qu'il faut des chiffres énormes pour qu'un tel calcul touche. Entre-temps, la réalité historique joue de ces variantes qui semblent illimitées. *En histoire, comme dans la nature, la finalité n'est pas connue. Car même la finalité de l'homme n'est perceptible et atteignable que dans les domaines partiels, dans certaines limites politiques, géographiques et temporelles.* L'homme aspire à connaître la finalité de l'histoire humaine – la connaîtra-t-il jamais? Les calculs de maints philosophes de l'histoire pêchent du fait que leurs problèmes se résolvent trop facilement. Le sort de l'être humain est la contrainte de vivre avec des problèmes dont il ignore la solution finale. Il nous reste toujours un reste de problèmes terrestres à porter, péniblement.

Néanmoins, dans tous les domaines où des collectivités humaines se manifestent, de manière active ou passive, se créant ou disparaissant, certains processus typiques de même que certains comportements constants sont repérables. Ces processus étant irréversibles et échappant à toute reproduction expérimentale, ils sont susceptibles d'être soumis à une classification par comparaison, à travers un immense matériel. La base d'une telle analyse serait une sorte de casuistique historique qui nécessiterait, à l'instar de la médecine et du droit, une collection de cas similaires qui devraient être comparés. Cette casuistique historique qui se créerait à travers le travail organisé collectivement et selon un schéma de questions méthodiquement réfléchies, pourrait servir de base à une classification historique. Malheureusement, la science n'est jusqu'à présent guère avancée dans cette direction.

L'histoire est avant tout une collection gigantesque de cas divers. Il est difficile d'arriver à une classification de ces cas selon le rapport de leurs traits caractéristiques. Toujours est-il que la prise en compte et la comparaison systématiques en vue de leur classification permettrait finalement de constater, avec davantage de fiabilité, ce qui est typique, constant ou répétitif dans l'histoire. Comme dans toutes les sciences humaines, ces cas sont à première vue singuliers; ce n'est que par une classification méthodiquement assurée qu'ils deviennent typiques, l'abstraction n'étant possible qu'à ce stade. La science de l'histoire ainsi que l'historiographie ont persisté peut-être trop longtemps à ce stade, stade dont se trouve complètement privé la physique théorique dont Markus Fierz dit qu'elle possède «la magie unique et non reproductible de la vie réelle». Admettons la magie: toujours est-il qu'une certaine vanité dont les historiens se délectaient face à leurs propres ivresses a fait que l'histoire, en tant que science, ait progressé plus lentement que d'autres disciplines. •

Source: «Das Gesetz ist die Geschichte. Conférence à la Studentische Arbeitsgemeinschaft beider Hochschulen Zürichs du 26 janvier 1962; cycle «Das Gesetz in den verschiedenen Wissenschaften»; texte publié dans: Kultur und Wirtschaft, Festschrift zum 70. Geburtstag von Prof. Dr. Eugen Böhler, Zürich (Polygraphischer Verlag) 1963, p. 67–78.

(Traduction *Horizons et débats*)

---

[1] Markus Fierz. «Über das Wesen der Theoretischen Physik», in: Studia philosophica, Bd. 16, Bâle 1956, p. 130 sq.

Le principe associatif, fondement de la culture politique en Suisse

par René Roca, historien, Institut de recherche pour la démocratie directe

Les coopératives, sous leurs formes diverses, constituent un fondement essentiel de l'Etat fédéral suisse. En tant que structure économique d'auto-assistance, la coopérative n'est pas une simple forme juridique mais une réelle forme juridique de société. Elle est toujours ancrée localement et s'inscrit dans le système politique de nature fédéraliste et subsidiaire de la Suisse. Les coopérateurs se prononcent démocratiquement sur toutes les questions et chacun dispose d'une seule voix. L'objectif d'une coopérative consiste toujours dans la gestion optimale pour tous les membres et pour l'association d'un bien commun. Les formes de gestion peuvent varier, mais l'objectif doit toujours servir le bien commun ancré dans le droit naturel.

L'historien suisse *Adolf Gasser* a mis en évidence de manière très claire la signification du principe associatif. Pour lui, l'histoire européenne a été fortement marquée par l'opposition entre deux conceptions différentes, la *domination* et l'*association*. Selon Gasser, ce sont deux mondes qui s'opposent et qui ont évolué selon des lois très différentes: celui des systèmes politiques construits *de haut en bas* et celui des systèmes créés *de bas en haut*, ou, en d'autres termes, le monde de l'administration autoritaire et celui de l'autonomie communale:

> *«Nous tenons à constater que l'antinomie domination – association est sans doute le contraste le plus important que connaissent la sociologie et l'histoire. L'antithèse Etat autoritaire – Etat populaire oppose, en effet, les notions politiques les plus graves qui soient, notions qui concernent les assises mêmes de toute collectivité humaine.»*

Dans son ouvrage principal «L'autonomie communale et la reconstruction de l'Europe» (1947), il explique:

> *«Tandis que dans l'Etat autoritaire-bureaucratique, la politique et la morale sont placées à des niveaux très différents, dans l'Etat associatif-communal, au contraire, elles représentent des notions inséparables. On est donc amené à désigner le principe ordinateur associatif-mutualiste, tel qu'il existe dans les communautés créées de bas en haut, par l'expression de ‹morale collective communale›.»*

Mais en Suisse, ce principe associatif n'existe pas seulement depuis 1848. Il était depuis des siècles un élément constitutif de l'esprit de la Confédération.

La plupart du temps, les coopératives étaient issues du droit foncier médiéval ou, en d'autres termes, des propriétés communes médiévales. Ces origines anciennes sont essentielles pour comprendre le système politique suisse. A ce sujet, l'historien *Wolfgang von Wartburg* écrit dans son ouvrage intitulé «Geschichte der Schweiz» [«Histoire de la Suisse»], publié en 1951:

> *«Ces petites communautés naturelles autogérées sont devenues l'école et le terreau de la liberté et de la démocratie suisses et le sont toujours. Mais les communautés de marche les plus étendues et les plus viables se trouvaient dans les montagnes où l'agriculture des alpages et l'élevage communs occupaient des vallées entières.»*

En Suisse, les biens communaux ont joué un rôle essentiel dans la multiplication et le développement des communautés. C'étaient des surfaces (pâturages, forêts ou terres incultes) ouvertes à tous. Leur création se déroulait ainsi: Les habitants d'un ou de plusieurs villages, hameaux ou groupes de fermes décidaient d'exploiter collectivement un territoire donné. Il en résultait, pour une famille de paysans, trois zones: les champs, la ferme et son jardin et une troisième zone exploitée collectivement. Depuis le haut Moyen Age, la noblesse européenne essaya de fixer ou du moins d'influencer le droit des biens communaux. Ainsi, le principe associatif put subsister en de nombreux endroits mais aussi sur le territoire de la Suisse actuelle. Avec le temps, en raison de la variété des situations locales et des relations humaines, il se créa une grande diversité de formes d'associations.

Sur le territoire de la Suisse actuelle, les biens communaux du Moyen Age créèrent un fondement de gestion collective et assurèrent l'ordre et la sécurité grâce à leurs règlements. A côté des biens communaux dont tous les villages ruraux disposèrent jusqu'au XVIIIe siècle, des formes particulières de communautés naquirent en ayant différents objectifs.

Les communautés développèrent une force favorisant la cohésion sociale sans laquelle la nation suisse, née de la volonté populaire, n'aurait jamais vu le jour. Au cours du bas Moyen Age et au début des Temps modernes, les communautés de vallées et de villages effectuèrent en plus de leurs tâches traditionnelles, de nouvelles tâches, par exemple l'entretien des chemins, les ouvrages hydrauliques, l'approvisionnement en eau, la construction d'églises ou encore l'assistance aux pauvres. C'est ainsi que ces communautés devinrent peu à peu des communes, fondement du futur Etat fédéral.

A propos de ce processus, Wolfgang von Wartburg écrit:

> *«C'est cette réalité humaine et non pas une idée abstraite qui a donné naissance à l'idéal suisse de liberté. […] Aussi le système politique suisse s'oppose-t-il à tous les autres systèmes européens. Il ne repose pas sur la volonté d'unité politique mais au contraire sur le désir de conserver les particularités originelles et la liberté, donc la diversité des membres. Son unité ne résulte pas d'un pouvoir supérieur ou de l'uniformité, mais de la libre collaboration aux missions collectives.»*

Les Confédérés devinrent des bourgeois de leurs villages et les communautés de villages devinrent des communes villageoises officielles. Jusqu'en 1798 se développèrent les *bourgeoisies* qui existent aujourd'hui encore dans de nombreux cantons.

La République helvétique introduisit la distinction entre les communes politiques et les communes bourgeoises ou bourgeoisies. La division des biens communaux s'intensifia. Certains furent loués ou vendus, d'autres furent revendiqués par les communes, ou bien des corporations de droit privé furent créées. Aujourd'hui encore, les corporations et les bourgeoisies sont un bien traditionnel important. Elles établissent des liens humains avec l'histoire et la culture d'une commune.

Sans la tradition des biens communaux et l'«esprit associatif», la création de l'Etat fédéral en 1848 n'aurait pas eu lieu. Cet «esprit associatif» est toujours enraciné dans les petits espaces, sur le territoire réduit et à taille humaine de la commune, qui est à la base du principe associatif. Ce n'est que dans ces espaces restreints que peut s'épanouir une autogestion collective vivante. Cette dimension historique des communes suisses est constamment ignorée lors des discussions actuelles concernant les fusions de communes ou simplement éloignée de manière anhistorique comme étant un *facteur inconsistant*..

A partir de la tradition suisse des biens communaux et des communautés, que nous venons de décrire, un large mouvement coopératif s'est développé au cours du XIXe siècle, surtout parallèlement à l'industrialisation. Ce mouvement – en Suisse comme en Europe – pénétra de nouveau domaines, également industriels, mais sans renoncer aux principes associatifs fondamentaux. C'est ainsi que se développèrent, outre les coopératives agricoles, également des coopératives de production, de consommation, de construction et d'habitation ainsi que de crédit ou d'épargne.

La coopérative en tant que forme juridique fut introduite dans le droit suisse des obligations en 1881 et devint très populaire. Aussi le nombre des coopératives augmenta-t-il considérablement au tournant du siècle (1883: 373 / 1890: 1551 / 1910: 7113). La raison principale en était les crises répétées de l'économie capitaliste. Avec la grande crise des années 1930, le nombre de créations de coopératives augmenta encore considérablement pour atteindre plus de 12 000 en 1957. Presque la moitié des coopératives étaient de nature agricole mais les nouvelles concernaient les services, comme l'électricité. Après la Seconde Guerre mondiale, on fonda et encouragea en particulier les coopératives de construction et d'habitation.

ISBN 978-3-7255-6694-5.

Le Prix Nobel d'économie *Elinor Ostrom* mena dans les années 1980 une étude mondiale sur les biens communs intitulée «Governing the Commons: The Evolution of Institutions for Collective Action». A partir d'exemples historiques concernant plusieurs continents, elle montre l'importance du principe d'association aujourd'hui. En évoquant les biens communs, elle explique comment les hommes s'organisent quand les ressources naturelles sont rares afin de résoudre collectivement les problèmes complexes. Suite à ses études exhaustives, Ostrom conclut que pour bien gérer les biens communs locaux, la coopération des personnes directement concernées est dans bien des cas préférable à un contrôle étatique ou à la privatisation. Ce faisant, elle rend hommage au principe associatif.

En Suisse, ce principe est toujours très prisé. La preuve en est les plus de 12 000 coopératives existantes en Suisse, et ce nombre augmente toujours. L'approche coopérative devrait de nouveau être largement discutée et abordée dans les écoles et les universités. Ostrom a trouvé des exemples de formes coopératives partout dans le monde. Il devrait donc être possible de s'attaquer à la crise économique mondiale actuelle en appliquant ces approches de solutions fondées sur le droit naturel. •

Horizons et débats

Hebdomadaire favorisant la pensée indépendante, l'éthique et la responsabilité
Pour le respect et la promotion du droit international, du droit humanitaire et des droits humains

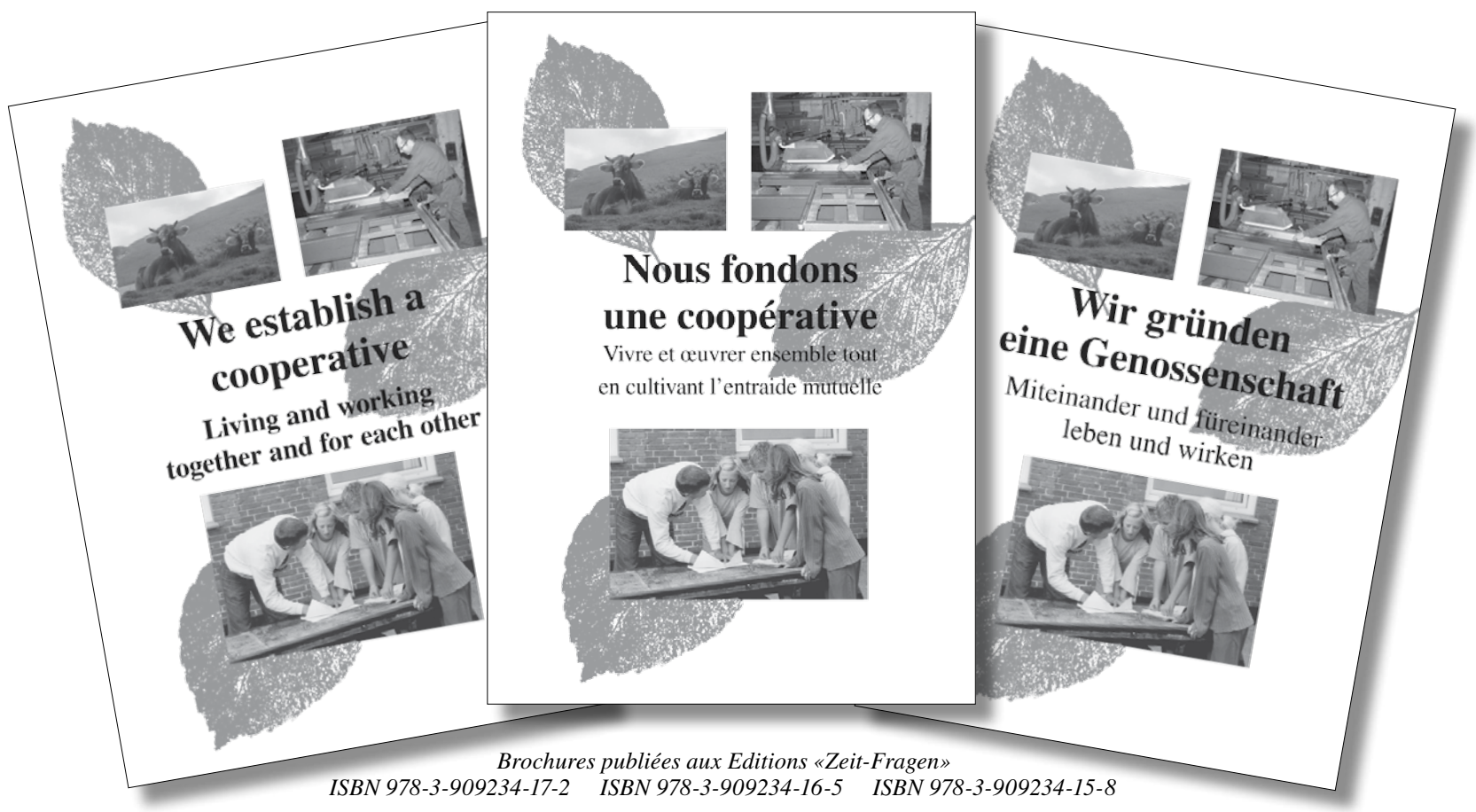
Editeur
Coopérative Zeit-Fragen
Rédacteur en chef
Jean-Paul Vuilleumier
Rédaction et administration
Case postale 729, CH-8044 Zurich
Tél. +41 44 350 65 50
Fax +41 44 350 65 51

hd@zeit-fragen.ch
www.horizons-et-debats.ch
CCP 87-748485-6
IBAN: CH64 0900 0000 8774 8485 6
BIC: POFICHBEXXX
Imprimerie
Nüssli, Mellingen

Abonnement annuel 198.– frs / 108.– euros

ISSN 1662 – 4599

© 2014 Editions Zeit-Fragen pour tous les textes et les illustrations. Reproduction d'illustrations, de textes entiers et d'extraits importants uniquement avec la permission de la rédaction; reproduction d'extraits courts et de citations avec indication de la source «Horizons et débats, Zurich».



Brochures publiées aux Editions «Zeit-Fragen»
ISBN 978-3-909234-17-2 ISBN 978-3-909234-16-5 ISBN 978-3-909234-15-8

La formation communautaire, une tâche pédagogique

Réflexions sur la tâche fondamentale du jardin d'enfants pour le développement et l'apprentissage scolaire de l'enfant – autrefois, aujourd'hui et à l'avenir

par Sibylle Jagmetti

La formation pour devenir jardinière d'enfants à l'Ecole correspondante était en mon temps très approfondie et d'un niveau élevé sur les plans pédagogique méthodologique et didactique. Les exigences auxquelles la jardinière d'enfants se voit confrontée étaient et sont toujours multiples, adaptées aux besoins des enfants et axées sur la pratique. Ainsi, la jardinière d'enfants travaille en groupes multi-âges et la socialisation ainsi que le soutien individuel sont depuis toujours prioritaires. L'hétérogénéité d'âge au jardin d'enfants avec deux à trois classes d'âge est de toute façon sensée. Une communauté calme et dont on garde une bonne vue d'ensemble est une condition essentielle pour que chaque enfant, sortant pour la première fois quotidiennement du cercle de sa famille pour s'intégrer dans une plus grande communauté, puisse acquérir une base émotionnelle solide et apte à cette nouvelle situation de vie. C'est une tâche fondamentale, importante et belle, et c'était d'ailleurs depuis toujours la préoccupation de la jardinière d'enfants de renforcer les enfants dans leur comportement social, de les encourager d'apprendre ensemble et les uns des autres, de saisir chaque enfant dans sa personnalité, de lui apporter le soutien nécessaire tout en tenant compte de son niveau de développement, d'exiger et d'encourager pour assurer, le mieux possible, l'égalité des chances pour tous les enfants.

Mais une individualisation, telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui dans les jardins d'enfants et dans les écoles où la promotion de la sociabilité n'est pas assez prise en compte, favorise une rivalité malsaine, encourage à imposer sa volonté aux autres, à penser seulement à son propre avantage et à mener un combat solitaire. Les expériences et connaissances de base dans divers domaines de perception et d'action, transmises dans l'enseignement traditionnel de l'école enfantine, constituent pour tous les enfants la meilleure base quand il s'agit de les initier à l'école primaire à la lecture, au calcul et à d'autres matières. Peu importe, si les enfants témoignent déjà à l'école enfantine leur intérêt pour ces acquis culturels, ils se réjouissent en général d'entrer ensemble avec leurs camarades à l'école et ils sont fiers d'appartenir aux «véritables» élèves. Cette étape ne représente pas une rupture, telle que les partisans du passage doux et fluide du jardin d'enfants à l'école primaire, du soi-disant degré de base, veulent nous faire croire, mais un nouveau et beau défi pour chaque enfant. Un défi tel que la vie nous apportera toujours. Il ne s'agit pas de répondre aux exigences et de résoudre les problèmes ou de les tenir à l'écart de l'enfant, mais d'encourager l'enfant à les prendre en mains courageusement, de renforcer l'estime de soi afin qu'il soit en mesure de faire face à de telles exigences.

La conception de l'homme

Pendant 41 ans d'activité professionnelle à un seul endroit, j'ai assumé ma tâche de jardinière d'enfant avec succès et pour la plus grande satisfaction de tous les enfants, parents et autorités. Ce travail m'a rempli de joie et satisfaction jusqu'à la retraite. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de problèmes. Dans ce métier, ils font partie du quotidien et j'ai souvent été confrontée à des situations difficiles. J'ai réussi à prendre ses défis grâce à une conception personnaliste de l'homme. En abordant des questions de psychologie individuelle et de pédagogie déjà au cours de ma formation à l'Ecole de jardinières d'enfants et plus tard aussi dans les séminaires de la *Psychologischen Lehr- und Beratungsstelle* de *Friedrich Liebling* et du *Verein zur Förderung der Psychologischen Menschenkenntnis,* sous la direction professionnelle d'*Annemarie Buchholz-Kaiser,* en lisant par exemple *Alfons Simon, F. Ferrer, Alfred Adler* et en vérifiant le tout dans la pratique, j'ai gagné la certitude et la conviction que l'homme, au fond de lui-même, est un être social. De par sa nature, l'enfant veut collaborer et s'associer à l'autre. Quant à son développement, il dépend dans tous les domaines des relations humaines et ne peut apprendre qu'en relation et grâce aux relations humaines. Et ce n'est pas contradictoire à l'autonomie, tout au contraire. Ce n'est que par la sécurité dans la relation humaine que l'enfant peut devenir autonome. Ce qu'il faut entendre par là, ce que je veux dire et ce que j'en pense sera présenté ci-après.

De mon activité en tant que jardinière d'enfants: le premier jour au jardin d'enfants

Mon travail avec les enfants qui entre à l'école enfantine commence dès le premier jour où ils sont initiés aux activités et à l'apprentissage communs. Avec les «grands», ceux de la deuxième année, j'ai déjà beaucoup préparé la veille et je leur ai expliqué que j'étais très contente de pouvoir compter sur leur soutien; qu'ils savaient déjà comment ça se passe au jardin d'enfants et qu'ils avaient déjà beaucoup appris.

Le premier jour, les nouveaux enfants sont accompagnés de leurs parents et je les accueille individuellement dans le vestiaire. Ici, ils peuvent choisir une place où ils peuvent accrocher leur veste, poser leurs chaussures et mettre leurs pantoufles et déposer leur sac de casse-croûte. Le premier jour commence tout à fait normalement afin que les enfants sachent dès le début comment cela marche. On leur montre tout. Cela ne veut pas dire bien sûr que tout doit déjà marcher, mais il est important que les enfants soient clairement orientés. C'est le début de l'apprentissage et de l'exercice. Les «grands» attendent les nouveaux assis dans le cercle, où ils jouent ensemble à un jeu facile, jusqu'à ce que tous soient là et assis sur leur chaise et que les parents aient pris place derrière eux. Je souhaite la bienvenue aux parents et aux enfants en leur disant que moi et les «grands» nous réjouissions de faire la connaissance de nos nouveaux amis. Les «grands» et moi chantons une chanson que les nouveaux connaissent peut-être déjà et nous les invitons à chanter avec nous. J'exprime ma joie du beau résultat. Je veux savoir si un des nouveaux connaît une autre chanson qu'il aimerait nous chanter. Souvent, il y a des enfants qui le font volontiers. Après, je commente leur participation de la façon suivante: quand l'enfant est satisfait et fier de savoir chanter une chanson tout seul, je suis impressionnée et je le complimente. Lorsqu'il a de toute évidence mal chanté, oublié le texte ou bien qu'il est incertain et d'autres s'en moquent, je saisis l'occasion pour la première fois et attire l'attention sur le fait qu'au jardin d'enfants on ne se moque de personne. Cela est très important! «Quand vous venez au jardin d'enfants, vous savez déjà pas mal de choses, mais vous devez en apprendre encore beaucoup que vous ne connaissez pas encore. C'est pourquoi, vous venez ici. Donc, vous devez savoir que cela ne fait rien quand on ne sait pas encore ou pas encore bien faire quelque chose ou quand on fait des fautes ou que quelque chose est faux. C'est seulement comme ça qu'on peut commencer à essayer de faire quelque chose, à le refaire plusieurs fois et ainsi à s'exercer jusqu'à ce qu'on fasse des progrès, par exemple en chantant une chanson. Quand on se moque d'un enfant car il ne sait pas encore bien faire, il prend peur et arrête alors de s'entrainer et peut-être continuera-t-il plus à apprendre.»

Ensuite, on fait ensemble un jeu de mouvements ou de chants où chaque enfant peut participer. Souvent, certains enfants ne veulent pas encore s'associer, c'est le premier jour, dans un environnement étranger et bien des yeux observent tout autour. Ainsi, il n'est pas facile pour certains de s'exposer. Ceci aussi, je le dis et je calme les enfants et les parents, en disant que ce n'est pas grave, qu'on a beaucoup de temps pour apprendre toutes ces nouvelles choses. Certains essaient plus vite, d'autres préfèrent encore regarder et apprendre en observant. Quand ils se sentent plus sûrs, ils s'insèrent bientôt. Laisser du temps à tous!

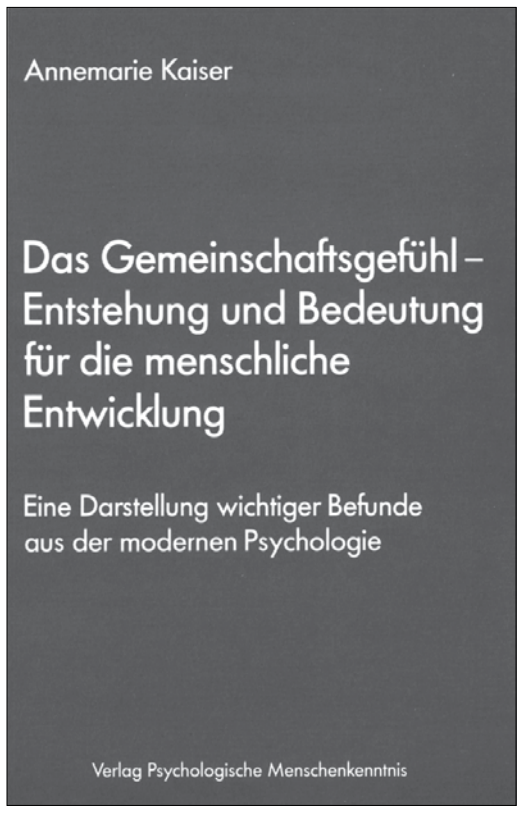
Alors on veut apprendre à connaître les noms, ce qui nécessite bien sûr plus de temps, mais on commence déjà. J'associe cela souvent à un jeu de mouvement: j'appelle un nom et je demande à cet enfant soit de sauter sur une jambe soit de sauter d'une chaise sur le sol. Ainsi, chaque enfant a été interpellé une fois personnellement, se sent concerné et déjà un peu intégré. Là aussi suivant le cas, l'occasion se présente d'aborder de nouveau le sujet des fautes, de la moquerie, de l'apprentissage et de l'exercice et de transmettre quelque chose de fondamental au moyen d'une situation réellement vécue par tous. Il est évident que lors d'un tel exercice les grands sont plus habiles, ce qui est le résultat d'un an d'exercice. Ainsi, ceux qui ne le savent pas encore parviendront aussi à ce stade grâce à l'exercice.

Ensuite, je mène un petit entretien tout simple avec les enfants sur leurs attentes, sur ce qu'ils aiment faire et de quoi ils se réjouissent. D'abord, je leur explique que l'enfant qui veut dire quelque chose, doit lever la main et que c'est important d'écouter chacun qui parle. Si tout le monde crie et parle en même temps, on ne peut pas comprendre. Bien sûr, cela ne fonctionne pas encore bien, mais il est important de donner cette orientation dès le début. Après, on fait de nouveau un jeu de ballon ou de mouvements. Je prends note des différents souhaits et idées. Les grands expliquent à leur tour, tout ce que nous faisons ici au jardin d'enfants. Je leur explique que les «grands» ont beaucoup appris pendant leur première année, que les nouveaux peuvent les observer et apprendre à leur tour et que les «grands» les aideront volontiers. Je dis que je me réjouis de jouer, de travailler et d'apprendre ensemble avec eux tous. Afin qu'on puisse faire tout cela ensemble, il est important qu'aucun enfant ne batte ou ne harcèle personne. Lorsqu'un enfant veut quelque chose ou qu'il est en colère parce qu'un autre enfant lui a pris un objet, alors il doit essayer de parler avec l'autre. Si cela n'est pas possible, il peut venir me voir. Je vais aider à résoudre les conflits de façon à ce que l'on apprenne à parler ensemble. Car c'est seulement comme ça que nous pouvons devenir amis et se sentir bien ensemble.

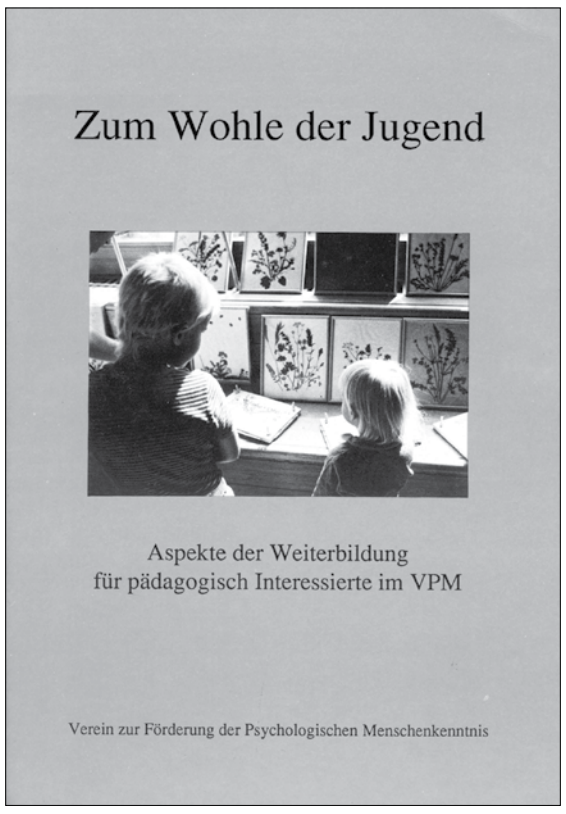
Je n'ai pas décrit ici le premier jour au jardin d'enfants d'un point de vue didactique et méthodologique, car une jardinière d'enfants peut l'organiser très bien elle-même (du moins jusqu'à présent). Sur la base de mon expérience, j'ai essayé de décrire aussi simplement que possible, mais en détail, ce qui est important dès le début. La manière dont j'aborde les enfants est déterminante, tout dépend de mon attitude et de mon comportement vis-à-vis de l'enfant, des parents, des humains en général. Je dois avoir conscience que je suis en tant que jardinière d'enfants un modèle marquant. Je ne dois en aucun cas avoir des préjugés! C'est seulement ainsi que je peux gagner la confiance et le respect des enfants et des parents.

J'aimerais ajouter encore un aspect important: déjà le premier jour, je signifie aux parents que je les inviterai bientôt pour mieux faire leur connaissance et par conséquent celle de leur enfant. Eux aussi doivent, au cas où un problème surgit, s'adresser à moi. Ainsi, on pourra éclaircir les choses et éviter les malentendus. Aux parents de chaque enfant, j'écris une petite lettre à la main dans laquelle je les invite tous les deux (s'il ne s'agit pas d'une mère ou d'un père qui élève seul son enfant) pour un entretien afin de faire connaissance. Je souligne que je serais heureuse d'accueillir également le père. J'ai fait l'expérience que dans la plupart des cas, si leur travail ne les en empêchait pas, ils appréciaient et se sentaient concernés et venaient très volontiers, même les pères issus de l'immigration. Dans cet entretien, il s'agit surtout de poser les bases de la coopération. Au début de l'entretien, je décris tout d'abord les impressions positives que j'ai de leur enfant. Si les parents ont quelques doutes ou si j'ai remarqué quelque chose, alors je souligne que leur enfant vient d'entrer au jardin d'enfants et qu'il a encore beaucoup à apprendre, mais qu'il a deux ans pour cela. Comme je l'ai déjà mentionné, il s'agissait pour moi de faire connaissance et d'apprendre à comprendre les parents et leur enfant sans aucun préjugé. Les parents ressentent cela sans exception comme un intérêt pour eux, leur famille et leur origine. Ils se sentent pris au sérieux et ainsi dès le début un climat de confiance peut naître, fondement pour une coopération constructive. Ce qui est déjà visible et vivable le premier jour où les parents sont là, c'est-à-dire ce qui me tient le plus à cœur au jardin d'enfants, je le glisse aussi dans l'entretien lorsque les parents racontent, ou bien à l'exemple de situations quotidiennes au jardin d'enfants. Les parents emportent cette expérience positive à la maison, et je sens aussi chez les enfants qu'ils viennent grâce au soutien des parents, encore plus motivés, et sont prêts à apprendre. Toutefois, les problèmes et difficultés ne sont pas tous résolus pour autant, mais un fondement est mis à partir duquel ce travail pas toujours facile peut réussir. Cela permet d'apprendre en toute sérénité et de créer les liens indispensables à une communauté agréable. •

(Traduction *Horizons et débats*)



Thèse de doctorat d'Annemarie Buchholz-Kaiser



«Pour le bien des jeunes»